U d'/of OTTAWA
39003002245891

# POÉSIES

DE

# CHARLES CORAN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

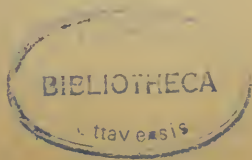
*Onyx — Rimes galantes*

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII



PQ
2211
.C318A17
1887
V.1

A Monsieur

Hommage respectueux

Chéray

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesco01cora

# POÉSIES

DE

# CHARLES CORAN

# POÉSIES

DE

# CHARLES CORAN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

---

TOME PREMIER

*Onyx — Rimes galantes*

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXVII

A PHILIPPE ARCHAMBAULT

Ancien professeur de l'Université.

*Mon savant ami, laisse ton vieux camarade, pénétré de reconnaissance pour l'affection que tu lui voues depuis cinquante ans, placer ces livres sous le patronage de l'homme le plus justement respecté qu'il ait eu le bonheur de connaître.*

C. C.

# AVANT-PROPOS

Je m'adresse aux personnes qui veulent bien se rappeler *Onyx,* les *Rimes galantes* et les *Dernières Élégances.*

J'aurais pu, depuis longtemps déjà, éditer de nouvelles poésies ; j'ai préféré attendre, pour les joindre à une reproduction des précédentes. Il s'agissait de finir d'abord la correction de celles-ci, entreprise tenue secrète dont je viens me confesser à cette heure.

Je crois avoir été poète ; je m'accuse de

n'avoir pas été un écrivain. J'ai rendu comme je sentais, avec l'inexpérience que laissent derrière elles de premières études mal conduites et aussi avec le trouble que comporte une nature trop impressionnable. Jamais je n'appliquai à mes vers cet esprit de suite d'où naissent l'ensemble et l'unité. Jamais non plus je n'ai sollicité un jugement quelconque au cours de mes furtives compositions. Quand, pour donner signe de vie, je publiai des recueils (1840, 1846, 1869), il se trouva que la plupart des pièces imprimées, sans choix ni ordre chronologique, fourmillaient de détails incorrects. On ne me remarqua guère; je fus loin de m'en montrer surpris. Cependant je possédais sous mes défauts certaines aptitudes, et toujours j'eus l'idée que, dans une existence moins inquiète que n'a été la mienne, elles auraient fait meilleur chemin.

Ainsi s'explique qu'en mes vieux jours, une intime confiance, instruite par les leçons du temps et protégée par la solitude, m'engagea à revoir mes livres d'autrefois. Bien que l'habitude de se corriger parût tombée en défaveur, j'ai suivi l'exemple de nos classiques, qui souvent s'attachaient à polir quelques œuvres plutôt que d'en créer de nombreuses. Et alors, dépassant, je le crains, leur mesure dans la poursuite du mieux, j'ai, — surtout pour *Onyx,* — changé, supprimé, ajouté, interverti, sans autre réserve que d'épargner les sentiments et le ton des vers primitifs.

Arrivé au terme de ce travail, je ne saurais pressentir les critiques immédiates que me vaudront l'emploi de procédés aujourd'hui hors d'usage, et la hardiesse que j'y apporte, et les résultats que j'en obtiens ; seulement, dans la croyance d'être demeuré le même poète

sous une forme plus artistique, j'exprime l'espoir qu'avant de qualifier mes poésies on daignera leur accorder un peu d'impartiale attention [1].

1887.

---

1. L'auteur s'est fait réimprimer une première fois en 1884, avec le dessein de ne paraître qu'après sa mort. Cette édition n'a pas été conservée ; mais il en a été offert un certain nombre d'exemplaires. (*Note de l'éditeur.*)

# ONYX

1834-1840

# AVERTISSEMENT

*Dans cette reprise d'*ONYX, *je retranche près de la moitié de la première édition; j'ai corrigé ce que je conserve au point souvent d'en changer la forme. J'ajoute divers morceaux dont l'ébauche remonte à mes débuts; ils m'ont paru mériter, rien que pour le sujet, d'être finis avec soin. En outre, je détache des* RIMES GALANTES *deux pièces qui seront ici mieux dans le ton.*

# ONYX

Quels que soient les ennuis du présent, j'ai fêté
Deux sources de bonheur, l'art et la volupté.
Certes, si je pouvais exaspérer la lyre,
J'aurais dû, né penseur, invoquer la satire,
Plus austère, assaillir les défauts d'aujourd'hui,
Et ce qu'a fait Barbier l'entreprendre après lui.
A quoi bon surmener son propre caractère?
Ma haine aurait trahi l'effort; plutôt la taire.
La poésie, en moi, ressemble aux cygnes blancs :
Les fiers nageurs, jaloux de l'éclat de leurs flancs,
Quittent les lacs brumeux pour nos pièces d'eau vive
Où voir, comme autrefois, des Lédas sur la rive;
Tels mes instincts, soigneux de leur lyrique ardeur,
Pour l'amour et le beau désertent la laideur.

Volez donc, vous, mes chants à la grâce fidèles,
Plonger dans l'idéal et le plaisir vos ailes.

Lorsqu'au sein de Paris mai ramène l'été,
Vainement la discorde assombrit la cité;
Sable blond, gazon fin, plates-bandes fleuries,
Orangers luxueux, ornent les Tuileries;
Les marbres élégants, qu'attristaient nos hivers,
Reprennent leur gaîté sous les marronniers verts;
Les pigeons dans leurs nids roucoulent; dans les vasques
S'irisent les cristaux des panaches fantasques.
Ce jardin décoré, rendez-vous d'amoureux,
Qu'avoisine un palais où les arts sont chez eux,
Si j'ai su m'exprimer, je l'ai mis dans mon livre
Avec le Louvre auprès pour qui daigne me suivre.

1840.

---

## CHIMÈRES

Vivre en Turc à Stamboul! A d'autres le sérail :
Mais avoir le harem et sa ménagerie!
Aimer sur un divan brodé de pierrerie,
Sous les blancs marabouts d'un immense éventail;

Prendre mes bains de lait dans un bassin d'émail;
Dans un canot doré bercer ma rêverie
En côtoyant les bords d'une crique fleurie,
Avec ma favorite assise au gouvernail;

Et j'irais visiter mes fauves solitaires,
Divertir les jaguars, attendrir les panthères. —
Romanesques douceurs, vous m'abusez, hélas!

Pourtant je suis heureux dans ma bergère verte :
Un chat joue à mes pieds, ma bonne vieille Berthe
A mis sur la commode un bouquet de lilas.

## LE MENDIANT

Ce grand vieillard qui vient chanter à pareil jour,
Chaque semaine, un air allemand dans ma cour,
Je l'aime : il est si pauvre, et la vie est si dure
Qu'il traîne par ce froid sous ses haillons de bure!
Encor, faut-il sentir pour rendre ainsi Mozart;
Les deux sous qu'on lui jette, il les gagne avec art.
Aussi je lui descends ma charité païenne,
Et souvent j'ai laissé sa main toucher la mienne,
Supposant volontiers que ce vieux morfondu,
Né poète avant moi, de chercher s'est perdu.
Vers un but idéal il navigua peut-être,
Pour sombrer, triste épave, au pied de ma fenêtre;
Et je pense : « Qui sait! n'était mon père heureux,
Sur quel écueil moi-même!... Ah! restons généreux;

Pitié! quand l'infortune amène ici ce frère
Me demander l'obole en chantant comme Homère.
— Mais me serais-je épris d'un banal indigent?
Qu'importe! sa chanson vaut mieux que mon argent. »

---

## LE PORTRAIT DE LA JOCONDE

### PAR LÉONARD DE VINCI

Pendant qu'il la peignait, des luths sous la fenêtre
Jouaient, gagés par lui, leurs musiques d'amours;
L'insidieux artiste employa ce recours
Pour forcer le modèle à dévoiler son être.

Sur le visage ému s'illuminait l'esprit;
De là sous le pinceau ce transparent sourire.
On y passa quatre ans, dont il sied de déduire
Les repos répétés que le soin d'aimer prit.

Lorsqu'il fallut enfin montrer son œuvre au monde,
Le maître retouchait, ne voulant plus finir.
Astrologue, — dit-on, — vit-il dans l'avenir
Combien d'amants allaient courtiser sa Joconde?

J'eus mon heure : un matin, tout me favorisa ;
J'étais près d'elle au Louvre ; à mes côtés, personne ;
Je brave la consigne. — O Léonard, pardonne
Un baiser sur la main de ta Mona Lisa.

---

## A MON AMI E. BOYER

Pressons l'étude, ami, puisque notre jeunesse
Trop longtemps a vécu d'amusante paresse;
Hâtons l'œuvre tardive, afin que notre été
Désole nos rivaux par sa fécondité.
Déjà nous avons vu se détacher des branches
Le givre printanier de nos floraisons blanches;
Pensons bien qu'avant peu l'espoir naissant des fruits
Va réclamer les soins qui prennent sur les nuits.
Viens, la serpette aux doigts, tailler où l'ombre obstrue
Le chemin du soleil sous la ronce bourrue;
Viens plonger l'arrosoir cent fois dans le tonneau;
Viens écraser la guêpe et chasser le moineau.
Ou, si notre indolence a laissé la culture
Pour conter la fleurette et courir l'aventure,

Que devenir plus tard, quand nos riches voisins
Quitteront leur enclos chargés de ses raisins?
Nous, pauvres, vendangeant la honte pour récolte,
Où fuir? Ne sens-tu pas ton cœur qui se révolte?
Ami, pressons l'étude, et bientôt tu verras
Les produits triomphants rayonner dans tes bras,
Des jaloux envier nos richesses vermeilles,
Plutus nous rire, Amour admirer nos corbeilles.

---

## GOURMANDISES

Avec bon appétit j'ai cinq francs pour dîner.
Allons ; j'aurai trois plats au choix, et sucreries.
Lors, j'avise, en passant devant des librairies,
Un Brillat-Savarin : j'entre me le donner.

Je n'ai donc plus qu'un franc ; c'est peu pour festiner.
Par bonheur, mon achat est un livre à frairies :
Je prends deux petits pains et chaise aux Tuileries ;
Quant aux mets de mon choix, l'auteur va les soigner.

J'ai seize sous de trop : richard, j'en fais l'aumône ;
Puis, gourmand installé derrière une Pomone,
J'ouvre sur mes genoux mon épicurien,

Et, croquant le pain sec, sur les pages je mange
Turbot, truffes, faisan, fraises au jus d'orange.
Non, jamais pour cinq francs on ne dîna si bien !

Inédit.

## LA NAISSANCE DE VÉNUS

### D'APRÈS LE TITIEN

D'un baiser de l'écume aux brisants de Cythère
Tout à coup vient de naître Aphrodite, ô mystère !
A demi hors de l'eau, debout, la déité
Sèche dans de l'air bleu sa vierge nudité.
Vers elle le remous pousse un blanc coquillage
Où l'art a distillé la flore du rivage ;
Et Vénus qui se coiffe égoutte, en les pressant,
Ses blonds cheveux mouillés sur le flot frémissant.

— C'est depuis ce beau jour que les ondes marines
Aux plongeurs aguerris donnent des perles fines.

---

## A LA VÉNUS DE MILO

O belle de Milo, que sont-ils devenus
Tes bras, tes jeunes bras, ô ma belle Vénus?
Dis aux regrets sacrés qui troublent mes hommages
Quel pirate, abordant tes fortunés rivages,
Plus dur que Diomède, arma ses lâches mains
Pour frapper tes attraits délices des humains?
Faut-il que la Beauté n'ait pas su te défendre!
Quoi! le marbre — ton sang, ta chair — a pu se fendre!
Et Jupiter Tonnant vit le coup, et les cieux
N'écrasaient pas l'infâme à tes pieds, sous tes yeux?
Cependant ton sourire est demeuré le même,
Toujours tu te complais dans ta grâce suprême.
Victrix, ah! tu fais bien d'oublier tes revers,
Ces bras, ces jeunes bras, le tourment de mes vers,

Puisqu'il n'est plus d'amour dont la douceur mérite
Que les ouvre au plaisir la divine Aphrodite,
Et qu'il n'est plus, hélas! d'Adonis aujourd'hui
Pour t'entraîner, ô belle, à les fermer sur lui!

---

## EN VOYAGE

Vis-à-vis l'un de l'autre assis, par aventure,
Nous allions vers Chatou dans la même voiture :
Elle, avec son enfant, l'amusait de son mieux ;
Moi, parti seul, j'avais Homère sous les yeux.
Non, jamais je n'ai vu route aussi belle à suivre !
Et quel enfant! si beau que j'en quittai mon livre.
La dame, heureuse alors des succès du petit,
Lui caressa le front d'un baiser lent, et dit
D'une voix qu'attentif je saisissais à peine :
« Auguste, ouvre au monsieur tes bras pour qu'il te prenne. »
Auguste, apprivoisé, passa sur mes genoux ;
Si bien qu'elle, à son tour seule en face de nous,
Prit mon livre et cacha son trouble dans Homère,
Car sur le front du fils j'avais baisé la mère.

---

## A PROPOS D'UN MARIAGE

En brouette attachée à la croupe d'un âne,
Ayant un écolier, moi donc! pour postillon,
Voyageait un matin mademoiselle Jeanne
Avec un petit chien sur son blanc cotillon.

C'était sur les hauteurs du parc de sa famille;
La mère avait permis ce jeu pour son enfant,
Rien qu'au pas, et surtout sans quitter la charmille;
Mais j'adorais encor le plaisir qu'on défend.

Me voilà qui parade au bord de la terrasse.
Le baudet, comme moi rebelle, n'y tient plus,
Se met à trottiner, notre char s'embarrasse,
Verse, et Jeanne, du coup, roule au bas d'un talus.

Mesurez mon effroi. « Jeannette ! oh ! quel dommage ! »
Des romarins poussaient juste là, pour son bien ;
Aussitôt relevée elle fait un fromage
Avec sa cotte, et crie en tournant : « Je n'ai rien ! »

Elle avait, la pauvrette, au coude une froissure.
Toute autre eût rempli l'air d'un long gémissement ;
Elle aima mieux cacher au château sa blessure,
De peur que le jockey n'eût un désagrément. —

Ce matin qu'elle est grande et femme, on la marie :
Un cocher, sûr et fier de deux chevaux fringants,
Dans un landau fermé la mène à la mairie,
Blanche, avec un bouquet énorme entre ses gants.

Et, devenu témoin, le jockey du jeune âge
Pense : Heureux le mari ! qu'il rencontre un chagrin,
Sa femme aura pour lui grand cœur et bon courage.
J'ai découvert cette âme au pied d'un romarin.

Inédit.

---

## A UNE DAME VIRTUOSE

Qu'un autre, se rêvant sur un haut promontoire,
Soit harpe éolienne, et que là ses concerts
Imitent sous le vent les bruits de l'univers;
Au choc des ouragans vibrer devient sa gloire.

Qu'il rende en ses frissons les voix d'une nuit noire;
Qu'il rappelle en fracas le grand courroux des mers;
Qu'il gronde avec la foudre au milieu des éclairs!
Les aigles dans le ciel lui font un auditoire.

A lui, fier instrument, l'énorme volupté
De s'épandre au-dessus de notre humanité.
— Madame, un peu moins haut j'ai fixé mon délire :

Dans le petit hôtel où vous coulez les jours,
Rimeur, qui ne sais rien que les soupirs d'amours,
Sous vos doigts adorés je voudrais être lyre.

## DISCRÉTION

*A ...*

Tu m'as tout accordé sous le ciel de ta couche ;
Et posant, cher amour, tes lèvres sur ma bouche,
Tu murmurais : « Soyez discret ! »
Mais comprends que j'étouffe à garder ce mystère ;
J'ai dû courir, ce soir, dire aux cieux, à la terre,
L'immensité de mon secret.

Les astres sur mon front formaient un chœur superbe.
Dans les prés, sous mes pas, les fleurs constellaient l'herbe ;
Brûlant, je m'y suis étendu :
J'ai proclamé ton nom, interprété tes voiles,
Expliqué mes trésors. — Les fleurs et les étoiles,
Je t'en réponds, m'ont entendu.

Vénus semblait pâlir, jalouse de tes charmes ;
Mars ému ravivait le brillant de ses armes.
Lui, le gazon, se tenait droit :
Reconnais ton pouvoir; quand j'ai décrit ton signe,
Les boutons d'or tremblaient pris d'une ardeur insigne,
Mais va! je n'ai pas dit l'endroit.

Confident soulagé, ravi de ma prudence,
Je reviens dans tes bras chercher ma récompense.
Vois, chère âme, que loin du lit
J'écarte les flambeaux pour dérouter ta glace. —
Donne à l'amant discret, qui cache ainsi la place,
Le duvet de ce beau petit.

Inédit.

---

## ESSAIS DE PEINTURE

Le jeune homme enfin las d'attendre l'avenir
Sur un sofa qui peine à ne voir rien venir,
S'est donné comme emploi de bon goût sur la terre
La peinture occupant l'amour célibataire.
L'amour, il l'a conquis tendre et mystérieux;
La peinture, il l'apprend d'un maître glorieux.
Sa maîtresse, ô faveur, veut servir de modèle;
Dès lors, ayant Campaspe, il s'agit d'être Apelle.
Son atelier contient un attirail complet.
Le sofa se bouffit. Près du grand chevalet
La Vénus de Milo figure, comme au Louvre.
Que Campaspe à son tour pour poser se découvre!
Lui, devant un carton vierge, admire, ingénu,
Les deux types du beau, l'idéal et le nu;

Puis va de l'un à l'autre, évoquant l'esthétique,
Conjurant la nature, apostrophant l'antique ;
Il laisse son crayon tomber, palpe les chairs,
Caresse la statue, assimile leurs airs.
— Mais quoi ! de lâches mains ont tronqué la déesse !
Horreur ! il a saisi l'être entier, sa maîtresse,
Vers le sofa l'emporte, et conçoit un tableau
Dans les bras que n'a plus la Vénus de Milo.

Qu'obtiendra ce garçon de semblable culture?
Peut-être un madrigal, jamais une peinture.

Inédit.

---

# IDYLLE

Voyant venir Tircis, Chloé baisse la tête.
Lui, des fleurs dans les doigts, comme pour une fête,
L'interpelle : « Barbare, est-ce un vœu détesté
Qui veille ainsi farouche à ta virginité ?
Dès qu'arrive un pasteur, derrière ta quenouille
Tu caches ta contrainte, et le chanvre s'embrouille ;
Tel un cygne, ennuyé des mâles sur les eaux,
Pour tromper leur ardeur plonge sous les roseaux.
On maudira les flancs qui t'ont donné la vie,
O vierge par mes soins sans espoir poursuivie !
Chez mon père pourtant tes yeux deviennent bons ;
Tu souris quand mon chien te cerne de ses bonds ;
Ta voix rend mes chevreaux légers mieux que ma flûte ;
Mais le brun chevrier, ton orgueil le rebute :

Suis-je là ? tes regards perdent leur amitié ;
Aussitôt ton sourire annonce la pitié ;
Ta voix, — j'ai beau prier, tu restes lèvres closes.
Malheureux ! j'apportais la primeur de mes roses ;
Tiens, voici mon bouquet : si ta main n'en veut pas,
Je le jette à tes pieds, flétris-le sous tes pas.
— Dans nos champs, la grandeur d'une colonne attire,
Seule et blanche elle aussi, l'étranger qui l'admire.
Que font à ce passant les prés de notre endroit !
Mais pour nous l'herbe meurt autour du marbre froid,
Et le pâtre attristé craint l'ombre meurtrière
Comme tes durs refus, Chloé, fille de pierre. »

Elle alors : « Du pays n'es-tu pas le premier ?
De ton père le mien n'est-il plus le fermier ?
Pour attaquer les loups et punir un outrage,
Qui donc, prompt comme toi, prodigue son courage ?
Et lorsque dans le buis ta bouche enfle le vent,
Te sais-tu sur la flûte un rival plus savant ?
A te voir triompher rien que par ta présence,
Les femmes t'avaient cru d'une divine essence ;
Non, Tibur te réclame, et tu subis l'amour :
Heureuse qui te trouble ! On disait, l'autre jour,
Devant mon humble seuil, qu'on la nomme Glycère ;

Qu'une autre te plaisait qui se montra sévère.
Si l'une d'entre nous t'opposa des dédains,
Je ne la connais pas, mais combien je la plains !
Va, c'est plutôt Tircis, la colonne superbe
Qu'une vigne hâtive entoure en chassant l'herbe.
Comment peux-tu trouver l'ombre impure à côté,
Quand il grandit ce cep que mes mains ont planté?
Le feuillage, empressé comme une jeune épouse,
Serre le marbre ami d'une étreinte jalouse;
Vers les fruits attendus il allonge ses bras;
Les grappes vont fleurir, beau pâtre, et tu verras,
Si m'exauce mon Dieu, des raisins cette année. »

— Et l'Amour entonnait : « Hymen, ô Hyménée ! »

---

## APRÈS LECTURE

### DES POÈMES DU COMTE DE V***

Dès qu'on ouvre ce livre on dirait qu'il en sort
Un souffle parfumé, très fin sans être fort.
Où l'esprit distilla ce charme sous les rimes
Ne cherchons pas les mers, les bois, les monts sublimes;
Le lyrique parfum est l'odeur d'un salon
Voué par l'élégance aux grâces d'Apollon.
Entrez en homme appris : la muse — une comtesse —
Impose à vos égards sa haute politesse;
On se sent chez quelqu'un portant sur parchemin
Un nom titré qu'admet le faubourg Saint-Germain.
Alors, loin de railler si l'illustre poëte,
Coquet pour retenir, surveille sa toilette,
Lisez, comme il compose, avec correction;
Et, séduit, profitez de sa distinction.

Surtout, appréciez durant votre visite
Les procédés courtois de ces œuvres d'élite,
Le soin de varier, la réserve qui plaît,
La mesure, le tact... Quel art presque complet !
Ces chants vous offriront la juste équivalence
D'un salon où les mœurs atteignent l'excellence.

Aussi, dans les hivers hypocondres et gris
Hostiles aux songeurs du nébuleux Paris,
Quand le cœur fatigué se permet le blasphème
De déclarer les gens ennuyeux — hors soi-même ; —
Que l'on défend sa porte aux causeurs importuns
Pour les trouver en bloc, sans les voir, trop communs ;
Que, seul près de son feu, bienséant par nature,
On voudrait dans sa chambre avoir, sous la tenture,
Un corridor allant vers un boudoir rempli
D'un monde démodé resté digne et poli ;
On aime, ces jours-là, fréquenter un volume
Dont la muse comtesse est fière et se parfume.

---

## RAPHAËL

### D'APRÈS SON PORTRAIT DES UFFIZI

Tel que sur cette image, il reste en ma mémoire
Un délicat coiffé d'une barrette noire ;
Et j'adore un ami dans l'aimable mortel
Qui fut si tendrement l'inspiré Raphaël.
Cet ombrien nourri de grâce florentine,
Au fond, d'essence attique encor plus que latine,
Cachait le feu sacré sous l'aspect d'un heureux
Que le sort prédestine aux succès amoureux.
Tout son siècle, avant moi, pour ses charmes l'adule ;
Seul Buonarotti lui suscite un émule :
La force n'y put rien ; le fougueux contempteur
Luttait comme Satan contre le Rédempteur.
— Derrière Raphaël regardez quel cortège
D'artistes empressés dont la foi le protège :

Ils l'appellent le maître, et ne sont ses rivaux
Que pour s'approprier les trop rudes travaux.
Plus tard, dès qu'ils jugeaient l'assistance finie,
Au lieu de disputer l'honneur à son génie,
Ces jaloux, avec lui modestes compagnons,
Devant sa renommée engloutissaient leurs noms.
Consentir un oubli si profond de soi-même
Rend mal l'orgueil d'un peintre, à moins qu'ardent il n'aime ;
Alors, un sentiment le dénature, et l'art
De son ambition sacrifie une part.
Eh bien, quand Sanzio leur touchait ainsi l'âme,
Disons que ses suivants l'aimaient comme une femme.
Faut-il s'en étonner, lorsqu'encore aujourd'hui
Émus par son portrait nos cœurs battent pour lui ?
D'ailleurs, rien n'évita ses rapides conquêtes :
On dit que son approche apprivoisait les bêtes ;
Que les chiens, les chevaux, le sentant surhumain,
Tendaient vers lui la tête ou suivaient son chemin.
Et qui sait si les fleurs dont il tenait la tige
N'ouvraient point sous ses yeux une âme à son prestige ?
Toi, sa mère, le jour où tu conçus ce fruit,
Vis-tu pas un bel ange entrer dans ton réduit,
Et, des lis à la main, s'inclinant jusqu'à terre,
De l'Incarnation t'annoncer le mystère,

Pour que naquît, semblable à Jésus, Raphaël,
Neuf mois après le jour où passa Gabriel?
— Tolère ici, Seigneur, un parallèle étrange :
Le doux maître, céleste avec son nom d'archange,
Marchant environné d'apôtres, comme toi,
Répandait par son art l'amour qui fut ta loi.
Cependant il mourut du péché d'origine.
Ah! c'est qu'il allait bien à son charme androgyne
D'éveiller dans la femme un trouble impérieux;
Elle se croyait due à l'être gracieux
Qui, las des Byzantins, la montra vierge et mère,
Faite comme Vénus, — ô sexe, ta chimère!
Aussi, lorsqu'il s'aidait de la Fornarina
En peignant Galatée à la Farnesina,
Souvent la dame nue oubliait l'immortelle,
Et le peintre attendri possédait son modèle. —
Si la Parque hâtive épia ces moments
Pour frapper jeune encor le plus beau des amants,
Tu resteras sublime, amoureuse peu sage :
Tes prodigues baisers le sauvaient du vieil âge ;
Et mon cher Raphaël, mort d'avoir trop aimé,
Se survit toujours beau dans tes bras enfermé.

---

## TRAVERSÉE MYTHOLOGIQUE

*A une Dame.*

Vous aimeriez voir Cypre où la vague soupire ;
Mais quoi ! passer la mer, jamais ! — Voulez-vous rire ?
Juge d'une beauté qui rappelle Cypris,
Je vous supposais Grecque, ô dame de Paris.
Laissez-moi mon erreur, et prenez bon courage :
Les mobiles chemins deviendront sans naufrage ;
Car Neptune, un marin que respectent les flots,
Loin des rocs montrera la route aux matelots.
Téthys ayant d'abord conjuré les étoiles,
Zéphyr, le seul Zéphyr, va caresser vos voiles.
Nul roulis ! Que Triton et ses compagnons verts
Dans leurs cornets nacrés vous donnent des concerts !

Nul tangage non plus ! Qu'un chœur d'Océanides
Amuse le parcours de ses danses humides !
Eux, les dauphins, séduits comme moi par Éros,
Escorteront Vénus se rendant à Paphos ;
Et, quand atterrira l'étrangère craintive,
Les roses sous ses pieds adouciront la rive.

---

## AU BACCHUS ANTIQUE

Bacchus, charmeur du tigre aux rivages du Gange,
Loin des jeux effrénés que rougit la vendange
Les nymphes de Nysa t'ont fait aimer le lait;
Dieu préconçu sans goût pour tes propres mystères,
Ton cœur demeuré froid court après les panthères;
Pas un plaisir humain ne t'arrache un souhait.

Silène a beau presser dans ta coupe sa grappe,
Ton mépris abandonne aux servants de Priape
La troublante liqueur dont Zeus te rend gardien;
Et c'est en vain qu'Éros te dévoue Ariane,
Tu commets Uranie au soin de la profane
Et t'éloignes, léché par un fauve indien.

## CONTRE LE BACCHUS MODERNE

*A mes amis.*

Si j'ai mis dans la main du Dionys antique
La coupe consacrée au rite hiératique,
Je pensais délivrer son vin sacerdotal
Du culte des buveurs dont le rire est brutal.
Si mes vers ont dépeint un jeune Thyonée
Enflammant une reine épouse abandonnée,
Mais, trop froid en amour pour partager ces feux,
Réduisant la princesse à brûler dans les cieux;
J'ai voulu le montrer si hautain que Grégoire,
Ce chanteur échauffé qui caresse après boire,
Trouvant l'Olympien cruel avec Suzon,
N'eût servi qu'à Noé sa vulgaire chanson.

— Quel outrage aux autels, quand le maître d'un bouge
Sur les murs enfumés barbouille sale et rouge
Une informe figure, et la surnomme un dieu !
Quoi ! Bacchus devenu verseur de petit bleu !
Quoi ! ce ventripotent gonflé par les rasades,
C'est là Liber, c'est toi, nourrisson des Dryades?
Œuvre de Jupiter, que sur leurs blancs genoux
Les Nymphes allaitaient cent fois plus beau que nous,
Que n'ai-je une ironie à la pointe qui tue,
Évan, j'immolerais ce bouc sous ta statue !

Mais vous, à table ! amis ; amants, l'heure a sonné,
Buvons, voici Bacchus de raisins couronné ;
Il a quitté Naxos attiré par ma lyre,
Il accourt où le chypre ennoblit le délire,
Où les fronts ont des fleurs, les poètes, du feu,
Les belles, des attraits qui résistent un peu.
Échanson aux banquets décents dans leurs ivresses,
Ce charmeur de félins gagne aussi les maîtresses,
Et ce dompteur du tigre a le pouvoir divin
De tempérer les chants qu'accompagne son vin.
Verse donc, Iacchus, aux ennemis du Thrace
Le vin grec conservé limpide chez Horace,
Le vin qui fit les vers pour les jeux de Thespis,

Et defit les lacets sur le sein de Laïs;
Verse, et j'irai demain offrir à ton image
Un hymne et des rubans conquis sur un corsage.

---

# LA MÉTEMPSYCOSE

*A .....*

I

Puisqu'il faut croire à quelque chose,
Pythagoras fut un cheval;
Adoptons la métempsycose,
Berçons-nous de cet idéal.

— Qu'étions-nous jadis sur la terre?
Maîtresse, veux-tu le savoir?
Il fait bien nuit dans ce mystère,
Mais ferme les yeux, tu vas voir.

## II

Là-bas, vois-tu, là-bas, l'horizon qui rayonne?
Sur l'or des épis mûrs brille l'éclat des faux;
Dans le champ d'Abraham le peuple hébreu moissonne.
Un pasteur, accroupi près des blés en faisceaux,
D'inutiles bluets compose une couronne :
C'est moi.
— Reconnais-tu la svelte fille
Qui, pour se parer de mes fleurs,
Donne sa gerbe aux botteleurs
En piquant dans le tronc d'un palmier sa faucille?
C'est toi.

Et n'aperçois-tu pas le Nil bleu qui serpente
A travers les dieux-sphinx et les temples d'Isis?
Regarde cet esquif, ombragé d'une tente,
Qui s'en va loin du bord chercher une oasis;
A la proue un rameur fend l'onde susurrante :
C'est moi.
— Et sous l'abri des blanches trames,
A la poupe de mon bateau,
Cette vierge au royal bandeau

Qu'en un rêve d'amour berce le bruit des rames :
C'est toi.

Scrute l'espace encor. Voici la Grèce antique :
Les beaux vieillards d'Athène et les jeunes garçons
S'enivrent d'éloquence à l'ombre d'un portique.
Le moins grave, distrait des savantes leçons,
Tourne des yeux charmés vers la place publique :
C'est moi.
— Les rênes en main, une hétère
S'avance sur un char sculpté ;
La triomphante déité
A ralenti son bige et me murmure : « Espère ! »
C'est toi.

Plus près, observe bien l'Alhambra dans Grenade :
Les douceurs de la lune ont remplacé le jour,
Et les brises du soir frôlent la colonnade.
Seul au pied du harem que fait ce giaour?
Il chante, l'imprudent ; j'entends la sérénade :
C'est moi.
— La sultane a daigné paraître.
Vois, aux feux de ses bracelets,
Que d'un balcon du noir palais

Sa main laisse un papier tomber sous la fenêtre :
C'est toi.

Plus près, toujours plus près, visite enfin Florence :
Sur la fière cité règnent les Médicis,
Et dans les ateliers fleurit la Renaissance.
Cet artiste toscan soigneux de ses glacis,
Qui devant un portrait perle la ressemblance :
C'est moi.
— Et la dame, mon doux modèle,
Qui, se penchant sur le tableau,
Écarte du doigt mon pinceau,
Et rougit du bonheur de me sembler si belle :
C'est toi.

Maintenant, sans percer les lointains davantage,
Sans sortir de ta chambre aux modernes lambris,
Dans ta psyché surprends le terme du voyage :
Assis chez sa maîtresse, un rimeur de Paris
Crayonne à propos d'elle un galant badinage :
C'est moi.
— Mais reste les yeux sur ta glace :
La dame entre ses bras ouverts
Me tient la tête, et, pour mes vers,

D'un baiser redoublé sur la bouche m'embrasse :
C'est toi.

III

Croyons à la métempsycose ;
Et si, mortels, il faut finir,
Que du moins la métamorphose
Nous change sans nous désunir :

Renais fleur dans une corbeille,
Sois un beau lis sous un beau ciel :
Je veux devenir une abeille ;
Dans ton cœur je boirai le miel.

Tiré des *Rimes galantes*.

---

# DIALOGUE

## UN ROI, UN BERGER

LE ROI.

Réponds, berger qui pais ce bétail en soufflant
Sur ta flûte sauvage un air maussade et lent,
N'es-tu donc pas honteux, barbare à l'âme basse,
De rester étendu quand ma chasse ici passe?
Je comprends ton regard : tu détestes mes chiens
Plus chers, plus fortunés, plus brillants que les tiens.
Va, néglige, sans peur, de découvrir ta tête;
Je t'excuse et prétends te donner une fête.
Je t'emmène à la cour. Spectacle curieux,
Essayons de fléchir un rustre injurieux :
Dans mon palais splendide en ton honneur viens, faune!
Me reconnaîtras-tu sur la pourpre du trône ?

J'aurai mon diadème, et, malgré ton affront,
Dès qu'on t'introduira, j'inclinerai le front;
J'ouvrirai mon manteau resplendissant d'hermine,
Je mettrai par respect la main sur ma poitrine;
Je brandirai mon sceptre; et vingt clairons guerriers,
Comme si ton bonnet nous cachait tes lauriers,
Sonneront devant toi leur marche de victoire;
Et tu t'approcheras, confus, je veux le croire.
De ma voix solennelle, alors, je m'écrîrai :
« Debout, Princes royaux! » puis je me lèverai;
Et quand mes étendards abaisseront leur hampe,
De ta rusticité nous jugerons la trempe,
Nous verrons si le pâtre en vainqueur accueilli,
Daignera saluer, enfin, un roi poli.

LE BERGER.

Dieu réserve aux pasteurs les calmes solitudes,
L'eau prompte à déserter les froides altitudes;
Toi, l'orgueilleux chasseur, tu troubles ma chanson,
Et ta meute a souillé les ruisseaux, ma boisson.
On sait dans nos pays où le cerf vous égare
Qu'un pâtre pour un roi n'est qu'un faune bizarre;
Sache que pour un pâtre un roi n'est qu'un tyran,
Et renonce à tirer d'un rustre un courtisan.

Sans rancune, Seigneur, domine ta superbe,
Tâche ici d'admirer les richesses de l'herbe :
Suis mes pas ; j'ai des monts où tu pourras juger
Que l'on trône à la cour de moins haut qu'un berger.
Nous irons, — prends mon bras, ne crains rien, camarade, —
Nous irons vers ce roc qui lance une cascade :
C'est là que, s'étalant sur l'énorme granit,
Ma royauté commence où ta grandeur finit;
Là, nous comparerons tes lambris à mes cimes,
Aux clairons des combats les torrents des abîmes,
Ta fière hermine ouverte aux aigles éployés,
Tes drapeaux qu'on abaisse aux sapins foudroyés.
Puis, sous mes pieds, tandis qu'en bas, visible à peine,
Le train du roi chasseur t'attendra dans la plaine,
Mesure, si tu peux, l'opulente foison
Des pacages bordés par l'immense horizon.
Eh bien, Prince, aussi loin que parviendra ta vue,
Libres, mes trente chiens gardent cette étendue.
Ramène, après, tes yeux sur le hardi rocher
Où dans ce vil manteau j'ose au vent me coucher;
Songe que ces trésors relèvent de moi-même,
Et, s'il te reste un cœur malgré le rang suprême,
Je veux voir le monarque épargner le repos
Du berger dont la flûte adoucit les troupeaux.

# PLATON

Subtil, il condamnait la poésie et l'art,
Dans les jardins d'Athène, assis sous un portique ;
Lui, l'éloquent parleur, père de l'esthétique,
Dont le beau Parthénon affina le regard !

Ses lèvres épanchaient, par un heureux hasard,
Le miel, mais, par doctrine, un levain socratique ;
O rêveur égaré qui chassait de l'Attique
Homère, en célébrant l'harmonieux vieillard !

Et lorsqu'il s'éloignait, las de paraître un sage,
Ses cheveux apprêtés embaumaient au passage :
Il semblait que la Muse eût parfumé son front.

Couronné maintenant dans les célestes fêtes,
Aux banquets d'ambroisie il vante les poètes,
Près de son grand proscrit oublieux de l'affront.

## UN PASSANT

Si vous voyez un jour passer sur votre terre
Ce rôdeur attiré par l'ombre et le mystère,
Et qui, distrait, murmure un songe à demi-voix,
Glanant, le front penché, ses lentes rêveries
Tantôt dans vos jardins, tantôt dans vos prairies,
Ou se recueillant sous vos bois ;

Imposez à vos gens de respecter cet homme
Partout le bien venu sans jamais qu'il se nomme ;
Vous-même n'allez pas, cavalier et chasseur,
Lancer chevaux et chiens où votre hôte médite ;
Que les cors défendus, que la chasse interdite
Respectent la paix du penseur.

Remarquez, mais de loin, ses marches et ses pauses ;
S'il contemple un rocher, s'il s'arrête à des roses,
Retenez l'endroit juste et le moindre détail ;
Notez surtout le banc, près du lac dont les saules,
Contre l'ardent soleil protégeant ses épaules,
Auront abrité son travail.

Puis, le soir, trouvez-vous sur son dernier passage ;
Tâchez de vous graver dans le cœur ce visage
Rayonnant du chef-d'œuvre en ces lieux accompli.
Pourtant ne cherchez point la gerbe qu'il emporte ;
Il part sans rien aux doigts, pas même une fleur morte,
Pas même un brin d'herbe cueilli.

S'il connaît mal sa route, offrez de le conduire.
S'il accepte ou rend grâce avec un doux sourire,
Cent fois dans l'avenir vous vous en vanterez.
Quand vous saurez le nom dont l'étranger s'appelle,
Ce grand jour restera la date la plus belle
De vos souvenirs illustrés.

De quels signes pieux vous marquerez les places
Où ce mortel béni laissa jadis ses traces !
Dès lors vos prés, vos bois auront pour visiteurs

Tous les esprits tendus vers les gloires humaines :
Un chant de Lamartine éclos dans ces domaines
Leur vaudra d'éternels flatteurs.

## LE JARDIN DES PLANTES

Dans le vieux Muséum et son Jardin des Plantes
Je souffre de sentir la nature en prison ;
Les bêtes au cachot s'éteignent de morts lentes,
Les arbres enfermés peinent sans floraison ;

Elles-mêmes, sous clef, les pierres sont esclaves.
Autour de moi je cherche : où donc la liberté?
J'entends un nourrisson crier dans les entraves,
Sur le sein maternel pauvre être emmailloté.

Cependant le petit qui presse une mamelle,
S'en détache, puis dort ; la mère en a souri.
Comme elle a tes doux yeux, la dame te rappelle,
Madone *au Coussin vert* d'Andréa Solari.

Or, le bouton resté sur le haut du corsage
Baigne dans la lumière une perle de lait,
Et semble dire aux yeux qu'attriste le servage :
« Moi du moins, je suis libre ; admirez, s'il vous plaît. »

Inédit.

---

## A MONSIEUR INGRES

Heureux l'aimé du sort, né d'une exquise essence,
Qui vint lorsque les dieux guidaient la Renaissance
Dans la Ville éternelle, et que l'art admiré
Vers un but idéal suivait le feu sacré.
Certe, il fut beau de vivre où l'auguste peinture
Embellissait sa sœur, la blanche architecture ;
D'être un peintre où le pape était un glorieux ;
D'entrer au Vatican, mandé par Jules Deux ;
D'étaler pour toujours sur les fraîches murailles
La Bible et le Parnasse, Athène et les Batailles,
Et de quitter la terre en montrant dans le ciel
Jésus transfiguré. Tel vécut Raphaël.
— Quel émoi généreux agitait cette Rome
Quand les Stances s'ouvraient, pleines de leur grand homme !

Il fallait voir alors la popularité
Payer au bienfaiteur l'éclat de la cité !
Ah ! c'est que des cœurs chauds embrasaient les poitrines !
Les foules partageaient les extases divines ;
Tous, depuis les prélats jusqu'aux Transtévérins,
Rendaient à l'inspiré les honneurs souverains.
Que dis-je ! il passa dieu ; la cité convaincue
Trouva, comme Bembo, la nature vaincue ;
Et, le maître étant mort, *magna parens* en deuil
Se crut morte, avec lui dans le même cercueil.

Mais toi, tu te trompas de temps et de patrie,
Ingres, qui pris, pour naître, un siècle d'industrie,
Et, pour peindre, un royaume où se moquer est doux.
Poussin se fit Romain, dégoûté d'être à nous ;
Toi, Français plus vaillant que la mode dédaigne,
Devant tes détracteurs tu plantes ton enseigne.
Oh ! laisse mon respect encenser tes efforts,
Génie arrivé tard, mais l'héritier des forts.
Amoureux d'idéal à la façon superbe
Du favori que Rome a placé près du Verbe,
Tu connais quel vulgaire et futile métier
Devient sous tes rivaux un art jadis altier ;
Tu sais, importuné d'insolence frivole,

Quelle intrigue bourgeoise attaque ton école ;
Mais courage ! le Beau te souffle un fier dessein ;
Défends, venge sa cause, armé de ton dessin.
— O Maître, votre part reste encor la meilleure :
Tandis qu'un froid talent dans les salons se leurre,
Pensez que près des Grecs Sanzio vous attend.
Et quel triomphe en vous, de vous-même content,
Quand un crayon, taillé comme pour l'Évangile,
Retrace sous vos doigts Celui qui fut Virgile !
Quel délice d'offrir, sa palette à la main,
La jeunesse immortelle à l'Odalisque au bain !
L'ivresse d'exceller, je ne pourrais la dire ;
Toutefois je comprends que vous devez sourire :
J'ai vu Symphorien, traîné par les licteurs,
Tendre déjà son âme aux célestes hauteurs.

---

# MICHEL-ANGE

J'ai lu sur Michel-Ange un trait où le Toscan
Est admirable à voir sortir du Vatican.
Il venait d'achever sa Bible à la Sixtine ;
Après plus de trois ans d'une dure routine,
Las de peindre en plafond, il quitta ces lieux hauts.
Mais, resté l'homme fait au sol des échafauds,
Il marchait incertain et, distrait de sa route,
Le front levé, semblait chercher Dieu dans la voûte.
— Cette attitude étrange exprime avec grandeur
Le colosse égaré hors de sa profondeur.
Voyez-vous quel instinct! Le vieil aigle sublime
Croyait avoir laissé son nid sur une cime ;
Ses pas ne savaient plus fouler Rome, et ses yeux,
Par la fresque attirés, le rappelaient aux cieux.

---

## SOUVENIR DE PRINTEMPS

*A .....*

Cheminer, seuls ensemble une première fois,
Sous la tendre ramée, en mai le joli mois ! —

Vous souvient-il toujours des aubépines blanches
Que j'allais galamment enlever à leurs branches?
« Grâce ! me disiez-vous, les fleurs doivent aimer,
Laissez les unions entre elles se former.
Pourquoi rire? Une fleur, oui, Monsieur, j'en suis sûre,
Quand le passant l'arrache, éprouve une blessure;
D'ailleurs, piller un bois qui donne son parfum,
Son ombre, sa fraîcheur, est-ce ingrat et commun ! »
Vous employez si bien cette éloquence intime

A rendre le printemps dont l'âme aussi s'exprime,
Qu'amoureux pénétré, je suivis vos leçons,
Et traitai comme amants vos amis les buissons.
— Je crois vous voir encore, écartant le feuillage,
Me montrer un bouton sur son rosier sauvage ;
Alors, — n'oubliez pas ce détail curieux, —
J'admirai le bouton sans vous quitter des yeux.
En ce gai renouveau, c'était vous la nature.
Mais un mot pittoresque amena la peinture ;
La charmeuse, elle entraîne aussi loin que les fleurs,
Sous le même prétexte et les mêmes couleurs :
J'adorais Raphaël avec supercherie,
Je comparais ma dame à la Vierge Marie ;
Et la dame trouvait, avec émotion,
Mes vœux sanctifiés par cette attention.
De rose d'églantier vous deveniez madone,
Humaine cependant, qui rougit et pardonne
Si la grâce céleste, objet de l'entretien,
Bien plus que Raphaël rappelle un Titien.
— Puis ma ruse chercha hors des tableaux d'église ;
Plus hardi désormais, j'évoquai Mona Lise.
Combien il est aisé, le cœur se sentant pur,
De glisser un espoir mis dans ce clair-obscur !
Léonard à nos jeux prêtait sa transparence :

Toscans, nous occupions un jardin de Florence,
Couple déjà séduit, mais encor retenu,
Goûtant la volupté sous ce jour convenu.
De quel ton j'accordais vos charmes et l'image !
Avec quels longs regards vous receviez l'hommage !
L'illusion fut telle enfin que le Vinci,
En peignant sa maîtresse, avait peint mon souci ;
Et comme il vous plaisait de figurer Joconde,
Je vous baisai sa main, la plus belle du monde.

— C'est ainsi que l'Amour nous surprit dans un bois
A tendre ses panneaux, en mai le joli mois.

---

# LEÇON D'ESTHÉTIQUE

## I

Jeune et cherchant partout l'art et ses théories,
Je viens près d'un bassin m'instruire aux Tuileries,
Comme un écolier sur son banc.
Là, je polis mon goût; tel un éphèbe attique
Dans un jardin d'Athène apprenait l'esthétique.
Moi, j'ai pour maître un cygne blanc.

## II

Le bord de marbre circulaire
Enferme dans un pur contour

Le sage oiseau, type exemplaire
Des élégances d'alentour.

Celui qui cachait Zeus à Léda, sous la plume,
Philosophe aujourd'hui, sous le même costume,
Quand j'arrive, cache Platon.
Il me voit qui l'admire, et flatté d'être cygne
Approche, se rengorge et du cou me fait signe
De profiter comme Agathon.

« Qui m'empêchait, dit-il, de vivre sur l'Olympe?
Mais marcher me sied mal, gauche et pesant je grimpe;
Vois, ma beauté recherche l'eau.
Et toi, qui te défend les matières sublimes?
Mais ton esprit léger faiblirait sur leurs cimes;
Dans l'aimable trouve le beau.

« Fallait-il naviguer sur les lacs de Norvège?
J'y perdrais mon éclat éclipsé par la neige;
Dans ce bassin, juge, il ressort.
Et que feraient tes vers à tenter un poème?
Dans leurs chants compliqués tu te perdrais toi-même;
Sois court, et tu paraîtras fort.

« Regarde, mon prestige est tout en morbidesse;
Mon cou trop long séduit avec ses courbes d'esse,
Je lui dois mes dons fabuleux.
Toi, trop risqué, prends soin que ta douceur désarme;
De tes frivolités rends le caprice un charme,
Fais tout passer par ton moelleux.

« Je tiens de Jupiter l'amour pour les mortelles;
Aussi, vois rayonner ma forme devant elles :
Sous leurs yeux je n'ai plus d'égal.
Et toi, l'adorateur des nymphes, ô poète,
Que la flamme sacrée en tes vers se reflète;
Par l'amour deviens idéal.

« Et ne saisis-tu pas dans mes moindres allures
Avec combien d'orgueil j'évite les souillures?
J'impose par ma pureté.
Toi, donne à ton honneur une garde pareille,
Jusque dans tes écarts qu'il se redresse et veille;
Conduis l'art avec dignité. »

Ayant dit, le cygne exemplaire
Gagne le centre du bassin,

Et, se mirant dans l'onde claire,
Lustre ses plumes à dessein.

III

Séjour qu'aiment les fleurs, les blanches effigies,
Les dames, les amants, sois pour mes élégies,
Comme à mon maître, hospitalier;
Et toi, Platon ailé, dans ce parc de ma ville
Je vais sous tes leçons m'approprier ton style :
Que tu sois fier de l'écolier.

Inédit

---

## DE STATUAIRE A GRANDE DAME

Le sculpteur lui disait : « Sois nue, ose être belle;
Par moi tu deviendras de femme une immortelle.
Je te consacrerai l'immaculé paros :
Ce sang marmoréen des dieux et des héros
Te rendra sous mes doigts toujours jeune, aussi blonde,
Telle éternellement pour éblouir le monde;
Si bien que tes vingt ans, glorieux souvenir,
Dans un palais de l'art détiendront l'avenir.
J'irai plus loin : je veux que ton être s'incruste,
Surmoulé par l'amour, dans l'airain plus robuste;
Ton idole, à l'abri de l'austère métal,
Verra ramper les temps devant ton piédestal.
Pour le bronze crains-tu les pillardes armées?
Eh bien, je graverai ton image en camées :

Jusque parmi les morts, dans la paix des tombeaux,
Les amants garderont tes traits sur leurs anneaux;
Puis, les âges futurs pratiqueront des fouilles,
Les bijoux quitteront les antiques dépouilles,
Et, fiers de milliers d'ans, tes onyx, retenus
Sur d'autres jeunes mains, s'appelleront Vénus. »
— Que répondait la dame en écoutant ces choses?...
L'atelier demeura pour longtemps portes closes;
Et, comme les sculpteurs ont leur jour au plafond,
Portes closes — le ciel voit seul tout ce qu'ils font.

---

## A UNE PETITE DEMOISELLE

Déjà très grande artiste, encor petite fille,
Unique au piano, la première à l'aiguille,
Brodez un bonnet grec pour votre bon papa,
Et perlez pour grand'mère un rondeau sur Zampa.
La musique, ô fillette, et la tapisserie,
Quels joyeux passe-temps pour votre espièglerie!
Amusez-vous une heure avec un liseron
Dont les dessins, tracés par l'obligeant patron,
Enlacent tour à tour de leur fine arabesque
Un œillet chimérique, un pavot romanesque;
Et, quand votre appétit croira que c'est assez,
Venez goûter de crème et de biscuits glacés.
— Ensuite, harmonisez sur l'ivoire et l'ébène
Les accords, comme, avant, les couleurs sur la laine :

Dans vos traits serpentins attirez le motif,
Parmi les agréments enfermez ce captif;
S'il échappe à travers le réseau des arpèges,
Lancez vite après lui vos rapides manèges;
Et, quand vos pieds mignons croiront qu'il faut sortir,
Allez dans le jardin voir les rosiers fleurir.
— Menant toujours ainsi deux talents virtuoses
Vers les succès mêlés de biscuits et de roses,
Oh! n'oubliez jamais que ces arts enfantins,
Ailleurs, bonne petite, ont de cruels destins.
Chez de tristes parents les Parques filandières
Tendent la même laine aux pauvres ouvrières;
Mais là, dès le lever, sur la tâche on blêmit
En mangeant son pain sec quand l'estomac gémit.
Chez d'autres la musique aussi fait ses merveilles;
Mais l'atroce instrument épuise dans les veilles,
Et le matin on part, lasse déjà souvent,
Courir l'humble cachet sous la pluie et le vent.
— Cela dit, que Clotho borne vos aventures
A ravir grand'maman au son des fioritures,
A coiffer grand-papa, qui se pavane avec
Vos bouquets assortis autour d'un bonnet grec.

---

## LA POÉSIE EN AVRIL

*A .....*

Adieu, livres! Adieu, poètes cent fois lus;
Amis de mon foyer, les Muses n'y sont plus!
Et toi qu'Anacréon attirait sur sa coupe,
Viens, ma colombe : aux champs! suivons l'auguste troupe.
Certe il faut égayer nos frileuses maisons
L'hiver, et nos longs soirs appellent les chansons;
Mais quand le tiède avril sème dans les prairies
La violette, sœur des fraîches rêveries,
Vaut-il pas mieux courir respirer sous le ciel
Les fleurs dont un bel art nous distillait le miel?
Viens donc, gagnons les prés; tu trouveras plus douce
La jeune poésie éclose dans la mousse :

Les bouquets te diront, — traduits par leur odeur, —
L'amour, comme les vers, avec plus de candeur;
Plus tendrement que l'art, la rustique élégie
Racontera nos cœurs dans cette anthologie.
Viens, et si le soleil, ce rival indiscret,
S'attachant à tes pas, guette notre secret,
J'ouvrirai ton ombrelle, élégante barrière;
Et, dessous, les baisers se donneront carrière.

---

## LA CHAINE

Tandis que ma Zoé tricotait sa mitaine,
J'ai lu *les Deux Pigeons* dans le bon La Fontaine.
Chez nous, couple d'oiseaux contents du pigeonnier,
La fable est un appel au plaisir casanier.
« Baisez-moi, ma colombe ! » Eh quoi ! Zoé refuse,
Elle entend achever son travail ; quelle excuse !
« Eh bien, ma chère, eh bien ! n'y pensons plus jamais ;
J'irai me plaindre ailleurs, cruelle que j'aimais !
Nos liens te sont lourds ? Brise un nœud qui te gêne,
Séparons-nous, chacun avec son bout de chaîne ;
Adieu ! » Bizarre effet ! tel qu'un fil de laiton,
On dirait que ma part s'enroule en peloton
Sur mon cœur, tant le poids accable ma poitrine.
Quel est ce bruit ? Tic tac, tic tac... C'est la bobine.

— Pour bouder plus longtemps la dame et son tricot
Et rougir tout mon soûl, comme un coquelicot,
Je sors : tel un ramier dont la tête complote.
Bon ! voilà le tic tac qui reprend ; la pelote
Tourne encor, mais je sens le fil se dévider
Derrière, à chaque pas, et mon cœur se vider.
D'un lacet féminin hypocrite souplesse,
Tu m'abusais ; de loin, Zoé me garde en laisse :
Tiré, non pas rompu, le nœud s'est relâché
De quoi laisser courir cent pas l'ami fâché ;
Bientôt ma chaîne à bout résiste, je chancelle...
Et puis le pigeon rentre en traînant la ficelle.
Mais, comme dans la fable, au lieu d'un froid discours,
La morale enflammée attise les amours ;
Ma Zoé tend la bouche, on s'embrasse, on roucoule,
Et la laine qui tombe à son tour se déroule.
— La Fontaine a raison : *Amants, heureux amants !*
*Qu'un jour j'aurai regret de semblables moments !*

Inédit.

---

## FABLE

*A une dame qui se désolait d'avoir un signe à la lèvre.*

Certain défaut, parfois, vaut une qualité :
Tel, sur la lèvre, un signe est un grain de beauté.
Vous affirmez que non, madame inconsolable ;
Je prétends vous convaincre : écoutez cette fable.
— Un châtelain breton, las de son marquisat,
Fut chercher à Paris femme qui l'amusât.
Il sut choisir ; l'aimable et preste demoiselle
Fit montre d'un cœur tendre animé d'un beau zèle.
Le canton se gaudit, sauf monsieur le curé.
Un matin que le couple errait à travers pré,
Ils trouvent dans un champ un métayer en peine

D'arracher les bluets dont sa récolte est pleine.
La maîtresse s'exclame : « Arrête, mon garçon !
Tu détruis l'ornement qui parait ta moisson.
— Oui-da, répond le gars, et mon grain qu'il me mange
— En veux-tu vingt louis? — Parbleu, le prix m'arrange. »
Il eût cédé pour cinq. « Vous, dit-elle au seigneur,
Souffrez que notre amour porte à vos gens bonheur...
Vous rêvez ! ai-je eu tort? que mon ami me gronde ! »
Lui, la voyant traiter ainsi le pauvre monde,
La baisa sur le front, et jura sur le lieu
Qu'il l'aimerait toujours. — Quand vint la Fête-Dieu,
Mademoiselle emprunte aux mères de famille
Fillettes et bambins, tout de neuf les habille,
Les conduit dans le blé récolter les bluets,
Et, contente, rapporte au pays ses bouquets. —
Le Saint-Sacrement passe : alors, d'une fenêtre,
Elle jette à deux mains les fleurs devant le prêtre;
Le bon curé, sensible à cet honneur nouveau,
Se détourne et bénit les hôtes du château.
Le soir, il accepta le souper de leur table :
En arrosant les mets d'un vieux vin délectable
On parla mariage, et l'offre assez lui plut
D'aider la Madeleine à presser son salut.
Il fallait commencer par faire une retraite :

Exigea-t-il beaucoup ? l'œuvre resta secrète.
Croyons que la ferveur obtint un succès tel
Que l'abbé se hâta d'orner son maître autel.
Si bien qu'après trois mois la noce fut superbe,
Grâce au ciel, mais d'abord grâce à la mauvaise herbe :
Les parasites fleurs que Jésus voue au feu,
Avaient sauvé la dame avec leur joli bleu.

Or donc, rassurez-vous de montrer une mouche,
Comme un champ ses bluets, sur cette jeune bouche :
Le signe est placé là, muni d'un plein pouvoir,
Pour attirer les cœurs avec son joli noir.

---

# DÉPIT AMOUREUX

Je franchirai les mers pour ne plus la revoir ;
Instruit par don Juan, je vais courir le monde ;
Cœur inconstant, je veux me régler sur Joconde,
Et d'un Brantôme, à lire en chemin, me pourvoir.

Londre aura la primeur de mon nouveau savoir :
Des ladys d'Hyde-Park séduisons la plus blonde.
Puis, passant par Madrid faire au Prado ma ronde,
J'inscris les plus beaux yeux d'Espagne à mon avoir.

Naple, on vante l'effet de tes feux sur les femmes :
Eh bien ! attendez-moi dans Toledo, mesdames ;
Pour choisir la plus folle, au rendez-vous j'accours ;

Mais, hélas ! sans mon cœur, je n'en suis plus le maître ;
Mon cœur, il est resté mourant sous la fenêtre
D'où tes baisers, cruelle, attisaient mes amours !!

# DIALOGUE

## LA CHARITÉ, LA PHILANTHROPIE

### La Charité.

Vertu théologale au séjour de souffrance,
J'assiste avec la Foi la divine Espérance.
Jésus m'a par sa mort légué les malheureux :
Mon rôle est le plus beau, car j'implore pour eux ;
Pour eux, dans chaque église et jusqu'au pied du trône
Je quête : hélas ! Seigneur, qu'on marchande l'aumône !
Quand j'apporte trop peu chez mes tristes élus,
Alors, les sous manquant, mon cœur fait le surplus :
J'attendris mon regard en offrant une obole ;
J'ajoute à l'humble pain la pitié qui console ;
J'applique avec douceur la charpie aux blessés ;
En de vieux draps j'étends les corps des trépassés ;
Ma main, toujours ouverte aux prisons, aux hospices,
Leur donne, au nom du Christ, des médailles propices ;

Et quand je n'ai plus rien, j'ai les enfants trouvés
Dans un pan de ma robe à la crèche élevés.

### La Philanthropie.

Moi, j'instruis la justice à régner sur la terre;
La patrie est partout où vit l'homme mon frère.
Le cœur ainsi qu'à vous me bat, mais sa vertu
Revendique les droits sitôt qu'il a battu.
Pratiquez, bonne sœur, vos pitiés secourables,
Puisque hélas! les fléaux vous semblent incurables;
Allez vers l'infortune; et j'irai, car j'y crois,
Vers l'ordre universel, dussé-je aller sans rois.
Ma tâche est de servir aux obscurs la lumière,
D'abaisser le palais, d'exhausser la chaumière.
Je veux que l'indigent, guidé par mes leçons,
Règle sur son travail sa part dans les moissons.
Vous verrez de quel bien mon équité fourmille:
Un jour, les continents s'uniront en famille;
Plus large que la vôtre, aimable Charité,
Ma robe abritera toute l'humanité.

---

## ARCHITECTURE

J'entends, pour m'accorder avec l'architecture,
Lui trouver un écho de ma propre nature,
Et, pris par mes instincts, sentir le monument
M'aller comme à ma taille adhère un vêtement.
Dans la concorde alors, sous le toit de l'artiste,
J'épanouis mes sens, fussé-je en venant triste.
Eh bien, l'art ogival pactise avec l'Enfer,
Ses églises ont peur ; et moi, qui dans l'éther
Aspire après l'amour d'un Dieu conçu sans haines,
Et voudrais lui dresser, à l'exemple d'Athènes,
Un temple couronné de frontons radieux,
Où l'éternel Seigneur, miséricordieux,
En se voyant compris du marbre pentélique,
Descendrait comme un père écouter ma supplique ;

Comment, homme assuré que tout effort est vain
Quand l'esprit sans la grâce enseigne un but divin,
Comment me livrerais-je aux sombres cathédrales,
Sans maudire en mon cœur ces majestés murales,
Et le noir moyen âge, égaré dans sa foi,
Qui de la terre au ciel jette un tribut d'effroi?
Et d'ailleurs, ô Beauté, n'êtes-vous pas mon guide,
Vous toujours me riant dans la blanche chlamyde
Qu'un sculpteur de Milo tout exprès laissa choir
A mi-corps de Vénus, pour mieux vous laisser voir?
Symbolique idéal d'immuable harmonie,
Sous une forme exquise éclose en Ionie,
M'auriez-vous donc appris du haut d'un piédestal
Les principes sacrés du style oriental,
Pour me voir, entraîné par un vulgaire exemple,
Dans la gothique église oublier le vieux temple;
Eh quoi! me recueillir devant l'énormité
D'un incessant outrage au simple, à l'unité?
Chercher sous un fouillis dont l'excès me fait honte
L'horreur divinisée et trouver là mon compte?
— Que l'édificateur emprunte au Parthénon
L'art d'attirer un Grec, et j'accours; sinon, non!

Inédit.

---

## A UN MOINE DE ZURBARAN

### QUE COPIAIT UNE GRANDE DAME[1]

Frère, éteignez vos sens dans la longue prière ;
Le front levé vers Dieu, les genoux sur la pierre,
Pressez entre vos mains votre emblème de mort,
Et demandez au Ciel la grâce d'être fort ;
Oh oui ! car devant vous une belle indiscrète,
Exhalant ses parfums, pour vous lorgner s'arrête,
Belle à rendre amoureux un plus âgé que vous,
Qui pourrait, elle aussi, vous tenir à genoux,
Si vous baissiez la tête, imprudent jeune moine,
Vers l'apparition qu'évita saint Antoine.
Sous le brun capuchon garde donc ta ferveur,

---

1. Tableau sorti du Louvre.

Frère, et dans une extase aperçois le Sauveur.
Mais moi, dont le péché trouble le corps et l'âme,
Voluptueux conquis dès qu'embaume une femme,
Esclave terrassé par le bruit de ses pas,
Païen qui me prosterne en lui tendant les bras
Et voudrais affronter la mort pour le délice
D'étreindre sur mon cœur le sein de ma complice,
Que deviendrais-je, ô Dieu! si ces regards brûlants
M'arrivaient de la sorte, immuables et lents!

---

## IMAGES

Couchés près d'un grand bois, devant un beau rivage,
Un jeune homme, un vieillard, vantaient chacun son âge.

Le jeune ainsi parla : « Je suis semblable aux mers ;
Quand le ciel leur sourit, voyez les flots amers
Lentement soulevés, comme un sein qui respire,
Étendre à l'horizon la paix de leur empire ;
On croirait contempler un éternel sommeil.
Mais survienne un orage, aussitôt quel réveil !
L'irritable élément possédé de démence
S'enfle, gronde, bondit dans un abîme immense,
Et les nochers surpris ont reconnu l'écueil
Que l'océan cachait sous son tranquille accueil.
— Regardez maintenant s'épanouir la vie

Dans mes yeux enchantés, sur ma bouche ravie;
Rien n'obscurcit mon front, on dirait le miroir
Où dans l'humide azur les cieux peuvent se voir.
Vieillard, rappelez-vous le sort des folles têtes :
Que surgisse l'amour, ce vrai dieu des tempêtes;
Il suffit d'un clin d'œil me lançant un éclair,
Tout à coup je tressaille et s'assombrit mon air;
J'entends battre mon cœur dévoré d'une flamme,
Mes sens désordonnés se révoltent, la femme
Tourmente mes destins, ces fragiles vaisseaux,
Et je pleure; l'écume ainsi jaillit des eaux.
L'irrésistible essor des passions humaines
N'agite pas en vain les anneaux de leurs chaînes,
Et ce n'est pas en vain que la fureur du vent
Provoque les combats entre flots s'émouvant;
Alors, malheur, malheur aux vertus éplorées,
En moi-même malheur à ces nefs égarées!
Faut-il que la raison, ce fanal sur un fort,
S'éteigne quand l'instinct éperdu cherche un port!
— Mais ma rapide humeur me rend changer facile;
Pacifique d'abord, comme l'onde mobile,
Puis, comme elle fougueux, je sais, comme elle aussi,
De la vague irritée endormir le souci.
Mes lèvres et mes yeux, dès qu'indulgente on m'aime,

Dans le golfe azuré retrouvent leur emblème;
J'exhale mes soupirs pareils à ce frisson
Du flux qui baigne l'algue en poussant sa chanson.
Flatteuse désormais, la volupté caresse;
Ma vie, entre les bras qu'a tendus ma maîtresse,
Se délecte, se joue; Amour semble Zéphyr.
Telle après le gros temps la mer devient saphir
Et, les flots apaisés, berce sur sa poitrine
Le nautonier vainqueur de la lutte marine. »

L'homme aux cheveux blanchis salua l'océan;
Puis, tourné vers le bois, implora le dieu Pan
Et dit : « Accordez-moi, jeune ami, cet hommage
De voir dans les forêts se peindre mon image;
Je vais leur demander l'éloge d'un vieillard.
Sous cette obscure allée enfonçons le regard :
Un moment les arceaux, les ogives, les dômes
— Magique impression — se peuplent de fantômes,
Et vous vous sentez pris par une sainte horreur;
Mais insistons, bientôt s'évanouit l'erreur :
Le charme se dévoile, et la pâle lumière
Transforme en piété votre crainte première;
Alors planent sur vous les arbres recueillis,
Gardiens de la fraîcheur, pour abriter vieillis.

Écoutez : on entend s'entretenir les pousses,
Les chênes s'épancher, parler tout bas les mousses.
— Quel barde traduirait dans un hymne chanté
Ton calme pénétrant, mâle sérénité,
Mieux que cet art naïf du sylvestre silence
Donnant même aux lichens une intime éloquence?
Vous, jeune homme, essayez de mon recueillement;
Vous me reconnaîtrez placide également.
Il se peut que d'abord ma gravité vous blesse;
Vous nommez le bon sens ma sénile faiblesse,
Et, me croyant fâcheux, vous dissimulez mal
L'ennui de me prêter un respect machinal.
Mais si votre froideur séduite enfin se fie,
Vous verrez s'appuyant sur la philosophie
L'expérience, ainsi qu'une futaie, offrir
L'asile où, nocher las, vous pourriez atterrir :
Vous trouverez le frais dans l'esprit de mon âge,
Ce frais qu'un clair-obscur retient sous le feuillage;
Et ma sobre parole, imitant les grands bois,
D'un chêne qui murmure aura pour vous la voix.
Comme un humble lichen, muet quand on l'observe,
J'ai mon silence aussi : payez-le de réserve;
Mon passé se rassure, il raconte... Apprenez
Que vos romans d'hier sont mes frères puînés.

Oh! si jamais Éros vous trame une infortune,
Vous qui vous confessez fougueux comme Neptune,
Je suis l'ombre paisible : après les temps chagrins,
Venez y soulager vos troubles, ces marins;
Inspiré par l'effet d'anciennes amertumes,
Je sécherai les pleurs que vous traitez d'écumes. —
Et ne sentez-vous pas la brise d'ici près?
Haleine des bouleaux, des frênes, des cyprès;
Quel souffle généreux pour la force affaiblie!
Tel, je consolerai votre mélancolie,
Car je vous garde un baume obtenu sur le tard,
La résignation, essence du vieillard.
— Mais pourquoi supposer qu'un chagrin nous rapproche?
Je finis sans remords, vous allez sans reproche;
Tâchons que nos vertus — votre ardeur, ma raison —
Consacrent à s'aider chacune sa saison.
Et maintenant, ami, glorifions ensemble
Ce bois et cette mer dont l'attrait nous rassemble! »

Ayant dit, les causeurs, l'un sur l'autre appuyé,
Reprenaient le chemin vers leurs devoirs frayé.

---

# L'ILE DE BEAUTÉ

*A mon ami A. Brizeux.*

Suivons tes plans, poète; imaginons une île
Vierge encore, où fonder la paix sous un beau ciel,
Non loin d'un port français qui, te vendant l'utile,
T'épargnera l'ennui du trouble industriel.

Érige la cité sur les bords les plus dignes :
Palais harmonieux, étagés en gradins,
Dont la polychromie animera les lignes,
Dont les fleurs du tropique orneront les jardins.

Embarque, pour peupler ta généreuse Athènes,
Tes amis préférés, d'élégance vêtus,
Tous artistes, buveurs des antiques fontaines,
Dont la Muse a nourri les aimables vertus.

Qu'ils donnent au travail les heures matinales :
Sous les portiques blancs, sculpteurs, dressez vos dieux ;
Peintres, ressuscitez dans les fresques murales
L'Olympe rajeuni, vermeil sur vos fonds bleus.

Toi, réserve aux banquets la mode d'Ionie
De savourer avec le bon vin les concerts.
Puis, attends nos repos sous l'orange jaunie
Pour flatter les loisirs en récitant tes vers.

Et nous adopterons le socratique usage
De promener l'esprit comme l'eau suit son cours;
Tu guideras toi-même au creux d'un paysage
Le brillant dialogue et l'éloquent discours.

Le soir... Oh! que chacun s'attache une compagne!
Tu maudirais un monde où l'on n'aimerait pas;
Mais l'amant de Maïa, fidèle à sa Bretagne,
Impose le dédain des frivoles appas.

Tu n'auras pas souffert sur la nef en partance
L'impure aventurière admise pour son corps;
Par un juste décret de ton omnipotence,
Nulle sans la pudeur ne touchera tes bords.

Je les vois dans tes parcs les libres émigrées,
Portant la robe attique et le bandeau léger.
Les cœurs forment des nœuds tels que tu les agrées;
Compte que leur amour ne saura pas changer.

Le soir, quand le signal descendra des étoiles,
Les couples assortis gagneront les hauteurs :
Là, que les bois sacrés, discrets comme des voiles,
Versent sur ces heureux les charmes séducteurs.

Vienne ensuite, appelée à tes fêtes nocturnes,
La danse, mais la danse imitant les anciens,
Chaste, comme on la voit, autour des nobles urnes,
Traçant les pas unis des chœurs athéniens!

Dresse enfin un théâtre où le jeu de la scène
Montre Eschyle ou Sophocle avec Glück ou Mozart;
Qu'un moderne Germain après un vieil Hellène
Plaise à tes néo-grecs par les contrastes d'art.

Alors nous te ceindrons le front de laurier-rose,
Car tu seras l'archonte élu, béni, chanté.
T'aperçois-tu, là-bas, dans une apothéose,
Veillant au sein des mers sur l'île de Beauté?

## AU BAL

*A Madame* ***

Madame, je le tiens de la jeune coquette
Qui là-bas, sans valseurs, sèche sur la banquette,
Derrière un éventail, entre deux grand'mamans :
Quoi ! vous valsez encore, et vous avez trente
Quoi ! vous osez le soir découvrir vos épaules ;
Vous montrez vos cheveux ; que les femmes sont drôles !
Suivez un bon conseil, — ou craignez quelque éclat,—
Mettez un spencer jaune, un béret chocolat.
— Elle dit ; mais déjà la feinte moraliste
De vos arrangements a pris pour soi la liste ;
Votre coiffeur viendra dès demain la coiffer ;
Gageons que sa toilette, elle aussi, va bouffer.

Eh bien, résignez-vous à rester son modèle,
Aidez en ses vingt ans la triste demoiselle :
Belle aux seins demi-nus, aux bras demi-gantés,
Belle de qui nos yeux cherchent les vénustés,
Belle aux fiers cheveux noirs couronnés de pervenche,
Régnez sur cette enfant, vous êtes la plus blanche ;
Mais elle est la plus jeune et jugez son humeur :
Le fruit mûr porte ombrage à l'acerbe primeur.
Regardez-la, d'ici, débiter ses vinaigres,
Et comprenez vos torts : ses épaules sont maigres.
Que n'avez-vous sa taille et ses coudes pointus !
Laide au bal, vous seriez son type de vertus.
Avec Arsinoé jouez donc Célimène ;
Consentez que de loin la prude vous malmène,
Quand les fins cavaliers négligent ses printemps
Pour entraîner vos pas vers la valse à trois temps.

Inédit.

---

## LES TUILERIES

Je suis, par ce printemps, le régime anodin
De venir tous les jours m'asseoir dans ce jardin.
— Désirs inoccupés, vous cherchez comment vivre. —
Avant le grand soleil j'arrive avec un livre,
Un poète léger, l'un de ces fugitifs
Qui, sans trop absorber, soulagent les oisifs.
J'ai mon coin à l'écart, choisi sous un vieil arbre ;
Je m'installe, appuyé contre un socle de marbre
D'où je ne sais quel dieu, sylvain à mon avis,
Regarde avec amour son pendant vis-à-vis.
Contre la déité que lorgne ma statue,
Une dame, elle aussi chaque matin venue,
S'adosse au piédestal, déroule des tissus,
Et reprend le feston qu'elle brode dessus.

Depuis bientôt un mois le rapprochement dure ;
Nous vivons encadrés de la même verdure,
Réunis par le goût, comme ces deux portraits.
Il faut bien y songer, si peu qu'on soit distraits.
Je lis : tel on respire un bouquet dont les roses
Laissent l'âme évoquer les plus exquises choses ;
Elle brode : et l'aiguille est l'arme du devoir,
Quand la tâche asservit sur le banc d'un ouvroir ;
Mais au fond d'un jardin où la nature allèche,
L'Amour rôde, et souvent une aiguille est sa flèche.
— Nous voilà donc le front courbé sur nos travaux,
L'esprit vaguant, l'oreille écoutant les oiseaux.
Qu'une branche frissonne, et tout à coup les têtes
Se relèvent, les yeux partent pour des enquêtes :
Toujours hâtés, de peur d'aventure en chemin,
Ceux d'en face, très noirs, montent droit au sylvain ;
Les miens vont se fixer sur la dryade blanche.
Puis après? Devant moi, la nymphe qui se penche
Semble inviter le dieu, tant le marbre a l'air doux :
« Mon beau voisin, que fait cette allée entre nous?
Le long isolement m'attriste, j'y renonce :
Avancez, décorons d'un groupe ce quinconce. »
Derrière, que répond l'amoureux... consent-il ?
Nos fronts se sont baissés : la dame tend son fil,

Je tourne mon feuillet; et sous les broderies,
Sous les fines chansons rentrent nos rêveries.
Eux, dans leurs vieux tilleuls, les ramiers connaisseurs
Roucoulent, pour troubler, je le crains, ces penseurs.

Eh bien, à son logis dès que l'heure l'appelle,
L'étrangère suspend son œuvre habituelle,
Remet ses gants, et part feignant un air pressé,
Comme le premier jour ensemble ainsi passé;
Et le lecteur, si prompt dans la vie ordinaire,
A saisir au passage une chance de plaire,
Timide chaque fois, comme au premier matin,
Reste, et l'occasion se perd dans le lointain.
Pourquoi? Seul tu le sais, enfant de cette dame,
Petit fou, dont le jeu, qui brode aussi sa trame,
Enlace autour de nous tes cercles répétés;
Tu pourrais, en allant, venant à nos côtés,
Devenir messager de secrètes tendresses,
Porter et rapporter sur ton front nos caresses;
Non, tes joyeux ébats, non, ton rire innocent,
Entre ta mère et moi protègent un absent;
Car, mieux que la vertu, ton naïf badinage
Couvre de sa candeur un honnête ménage.
L'épouse par moments festonna de travers,

Bien souvent je lisais sans remarquer les vers ;
Jamais nos cœurs, j'en jure ici pour l'inconnue,
N'ont permis qu'un espoir traversât l'avenue.

Tiré des *Rimes galantes*.

---

## NYMPHÉE

*A une Dame.*

J'allais vous comparer à vos lis, dont l'odeur
Embaume ce jardin. Non, c'est une fadeur.
Éloquente beauté, soyez plutôt l'amphore
Aussi blanche que vous, dont la lèvre sonore,
En versant l'eau sur l'herbe agite ce gazon
D'un tremblement qui sied à ma comparaison : —
Quand sur le tapis vert je vous écoute dire,
Tenu par vos propos sous le charme, j'admire
Le cours mélodieux de leur limpidité
Rappelant à son tour l'albâtre d'à côté ;
Et souffrez que l'image en ceci me ressemble :
Sous l'onde qui s'épand, je suis l'herbe qui tremble.

---

# IVRESSE

## AU PIED DU VASE BORGHÈSE

Le soleil automnal entre au Louvre et caresse,
Avant de se coucher, le grand vase d'ivresse.
Vient-il donc rafraîchir ses rayons voyageurs?
— Moi, je vous sollicite aux bachiques rougeurs,
Grecs qui dans ce palais rêvez en effigie :
Quittez vos piédestaux et faisons une orgie!
Tout profane dehors, les gardes vont fermer;
Évoé! nous boirons pour après boire aimer!
Faux dieux, héros, lutteurs, antique et jeune troupe,
Un cœur resté païen vous dénonce une coupe
Pleine encore, et le vin demeuré généreux
N'attend que votre soif, lutteurs, héros, faux dieux!

Sous ses pampres tressés, la gorge vous invite;
La panse vous promet du chypre; accourez vite,
Bondissons sur le socle, embrassons corps à corps
Le Borghèse, et grisons nos lèvres sur ses bords.
— Ressuscitez ensuite, ô filles des deux Grèces!
Renaissez à la chair, apocryphes déesses;
Vous autrefois Laïs, et vous jadis Phryné,
Assez de marbre! allons! le signal est donné
D'étreindre des mortels entre vos bras d'hétère.
— Et toi, danse sculptée aux flancs de ce cratère,
Sur ta lyre sans voix fais vibrer des accents;
Crotales, éveillez le tumulte des sens,
Flûtes, soufflez, soufflez les chansons de Lydie;
Vénus va tressaillir sous ma bouche hardie!

---

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

## FAIT AU CONCERT

Plus de place au salon... Venu tard, je pénètre
Par le fond. Justement, dans un coin de fenêtre,
Sous les rideaux, derrière un fauteuil occupé,
Une chaise, encor libre, attend, — je suis campé.
— Qui donc est devant moi, m'ignorant tout près d'elle?
Le visage m'échappe : oh mais, nous sommes belle !
Ce buste généreux émergeant du velours
Affirme une figure exquise en ses contours.
Quel âge lui donner? Trente ans. Il s'illumine,
Ton âge triomphal, vénusté féminine
Dont les secrets trésors, assurés qu'ils sont beaux,
Sans craindre les regards affrontent les flambeaux.
— On prélude à l'orchestre, et cette peau de blonde
Trahit que des langueurs nous mènent dans le monde ;

Oui, ce soir nous venons écouter Bellini
Répondre à notre soif de bonheur infini.
Dès les premiers accords, l'élégante inconnue,
Pauvre âme ! m'a livré sa confidence nue.
On chante la *Norma* : cette vague moiteur,
Ce rose intermittent, quel succès pour l'auteur !
L'adroit Sicilien ! sait-il bien la manière
D'attirer tes aveux, volupté prisonnière !
Mais nous avons sans doute un époux : quel glaçon !
Laisser un tel empire aux privautés du son !
Par Vénus Aphrodite, il tremble ce dos ferme !
D'honneur ! pareil frisson me court sur l'épiderme.
Dame qui m'abritez, l'art nous trompe en commun :
Vous brûlez pour un chant, faute d'un cher quelqu'un ;
Dilettante à mon tour, que le même air enflamme
Faute de chère amie, avec vous je me pâme.
Faudra-t-il, cependant, toujours se consumer,
Se réduire en musique ? Oh non ! plutôt s'aimer !
— Comme ici la *Norma* provoque un surcroît d'aise,
J'avance, un peu plus près vers le fauteuil, ma chaise. —
Eh quoi ! sur un désir que roucoule un ténor,
Fiers appas, vous gonflez sous votre collier d'or ?
Ah ! c'est que la romance adjure une maîtresse,
Et l'épaule se tend au trille qui caresse.

Fou derrière, éperdu, j'hésite, — en un tel lieu ; —
Mais le chant va finir : à la grâce de Dieu !
Amour, j'embrasserai, fût-ce au prix de ma vie ;
Allons, du cœur, mon cœur ! contente ton envie !
— La dame se retourne, abaisse lentement
Ses grands yeux étonnés sur mon ravissement ;
Et de voir à genoux l'extatique coupable,
Belle, oh ! belle, alanguit un sourire insondable.

---

## A UN JEUNE SCULPTEUR

Conservez toujours sains vos honnêtes penchants;
Comme on fuit un aspic évitez les méchants ;
N'aimez que la Beauté, puisque cette jalouse
Est toujours une amante, et jamais une épouse,
Et qu'au moindre regard tourné vers des laideurs
La sévère maîtresse éveille ses pudeurs.
Quand sa flamme et votre art pensent produire ensemble,
Voulez-vous que leur fruit à la mère ressemble?
Mettez dans le secret de la conception
Les Grecs, en vous gardant de l'imitation.
Bientôt vous sentirez sur votre idée en germe
Les suaves contours étendre un épiderme,
La vie alors surgir; et l'œuvre harmonieux
Dira que vos amours ont consulté les dieux.

Aimez donc, puisqu'il faut, pour créer, que l'on aime ;
Amoureux d'excellence, aspirez au suprême,
Poursuivez l'idéal, et ne croyez en rien
Celui qui dans le mieux voit l'ennemi du bien.

---

## LE VOYAGE D'ITALIE

*A un Peintre.*

Nous voulions l'Italie ardente, illuminée
De ses jours flamboyants les plus longs de l'année.
Mai brille ; le soleil et nos vœux sont d'accord ;
Fuyons dans le Midi le ciel voilé du Nord.
Peintre ami, le voyage a pour cause première,
Tu le sais, notre amour de la vive lumière ;
Viens, nous rapporterons contre les noirs hivers
L'éclat pour tes pinceaux, la flamme pour mes vers.
— Enfin, nous l'atteindrons, le séjour que nos rêves
Montraient comme un mirage à nos souhaits d'élèves,
Si souvent poursuivi sur le livre et l'album,
Des dômes de Saint-Marc aux temples de Pœstum.

Les monts suisses franchis, il faudra voir Venise,
Où l'Occident avec l'Orient fraternise :
Les moresques palais, les ponts, le Grand Canal,
Puis les coupoles d'or, les places, l'Arsenal,
Et partout Titien, partout ce Véronèse
Qui devant Jésus-Christ met l'histoire à son aise.
Tu vas, je te préviens, t'y griser de couleurs ;
Quel faste, mon ami ! Mais le charme est ailleurs.
Dans le duché toscan, où le fleuve Arno coule,
Cherchons la Renaissance et ses chefs-d'œuvre en foule.
Florence nous tendra, comme un royal écrin,
Son trésor de peinture, et de marbre, et d'airain ;
Nous irons de surprise en surprise, à chacune
Ravis, émerveillés, surtout dans la Tribune.
Peintre, tu trouverais ton compte aux Uffizi ;
Tu t'écrîras peut-être : « Arrêtons-nous ici ! »
Quoi ! traître, et Raphaël qui t'a décoré Rome !
Courons vers le vieux Tibre adorer dans cet homme
Le type le plus pur de notre humanité.
Et nous rencontrerons l'auguste antiquité :
Immortels survivants d'un monde que j'admire,
Les dieux t'enseigneront ce que le Beau veut dire ;
Alors, tu m'entendras, — profites-en, chrétien, —
Exprimer un respect qui forcera le tien.

Mais la Rome païenne évoque trop Vitruve
Et pas assez la Grèce. Approchons du Vésuve ;
Malgré les noms latins, par Pollux et Castor !
Tu verras le rivage helléniser encor.
Ah ! viens, plus près ainsi des âges homériques,
A Pœstum nous asseoir sur les débris doriques,
Et, de là, confesser que le premier des arts
Fixa ses nobles lois dans ces temples épars.
— Toi, Naples, qui t'ébats malgré tes Bourbons tristes,
Hôtelière engageante, amuse les artistes.
S'il te manque un pêcheur de force à t'affranchir,
Reste, pour nous fêter, belle sans réfléchir :
Que du Môle à Capri l'indolent qui nous passe,
Récite aux étrangers l'Arioste et le Tasse ;
Que tes contadini dansent avec gaîté ;
Que tes femmes, le soir, regagnant la cité,
Leur moisson sur la tête et les poings sur les hanches,
Chantent le Cimarose en montrant leurs dents blanches ;
Et quand nous aurons bu le vin de ton volcan
A tes dieux grecs, plus grecs que ceux du Vatican,—
Retenus par Éros sur la rive odorante,
Nous donnerons la fin du voyage à Sorrente.

---

## A MA LECTRICE

« Seule avec moi, madame, où me lisez-vous là ?
Je devine : au boudoir, sur un moelleux sofa.
Il trône dans vos mains, l'enviable exemplaire ;
Tous mes vœux sont comblés s'il arrive à vous plaire.
Mais pourquoi me tenir ? je vous fatigue ainsi ;
Veuillez m'étendre un peu sur vos genoux. — Merci !
Je nous sens rapprochés, et si près l'un de l'autre,
Que mes vers, ces câlins, ont pour chaleur la vôtre.
Vous soupirez, madame ! Aussitôt, daignez voir
Que la page en frémit comme ce blanc peignoir.
Oh ! longtemps, bien longtemps, demeurons de la sorte !
Vous avez, n'est-ce pas, défendu votre porte ?
Tant ces jolis soupirs, couvés, que dis-je ! éclos
Dans ce tissu léger, demandent le huis clos !

Je gagerais encor, pour compléter le charme,
Qu'avant d'entrer chez vous le grand soleil désarme
Et, confident courtois d'un couple embarrassé,
Se glisse en clair-obscur par un store baissé.
Maintenant, ma lectrice, offrons-nous cette fête
Sur ce damas soyeux de perdre un peu la tête.
J'ai rêvé l'autre nuit un tout pareil amour;
O vous, que n'est-ce à toi de lui donner le jour!
J'ai dit *toi,* — quel oubli! Je vous entends répondre :
« Avec qui donc monsieur prétend-il me confondre? »
— Las! madame, irez-vous, sur un mot regretté,
Prendre un poète ému pour un vil effronté?
Consultez, dans mes vers, mon portrait vu de face :
Il représente un homme incapable d'audace,
Discret, n'en doutez point, mais galant, — le beau mal! —
A mon tour, je pourrais vous peindre en idéal :
Feuilleter ce recueil me montre une main fine;
Le lire, un regard vif dont la gaîté s'affine;
Lui sourire, une bouche où l'émail reluit pur;
L'aimer, tous mes penchants. Concluons à coup sûr
Que pour nous réunir le destin nous fit naître;
Mais, bon Dieu! dans Paris comment se reconnaître?
Se chercher sans un guide, autant ne chercher pas;
Tandis que, si madame osait le premier pas...

Pardon, Claire ou Sophie ou Berthe ou Jeanne ou Flore,
— Nom chéri dès qu'il est le vôtre et que j'implore, —
Pardon! Et cependant, voulez-vous de l'auteur?
Apprenez mon adresse, elle est chez l'éditeur;
Puis, — calmez-vous d'abord, ô liseuse affolée! —
On m'écrit en changeant son anglaise en coulée.
« Quoi! monsieur, vous écrire? » — Oui, bel astre; autrement,
Vous brillez invisible au fond du firmament,
Et mon feu sans espoir flambe à la belle étoile.
Courage! un billet doux ne sort qu'avec un voile,
Gazez, c'est entendu; parlez d'une amitié;
Ne signez pas, d'accord! mais deux mots, par pitié!
Sur deux mots je m'acharne à trouver l'anonyme.
— Taisons le labyrinthe où mon ardeur s'escrime. —
J'arrive, je suis là, vous baisant les genoux...
Ne crains rien, cher amour; j'ai tiré les verrous! »

Ah! Buffon, quelle histoire agréable à poursuivre
Si le style était l'homme en cet endroit du livre!

---

## RENCONTRE D'UNE CANÉPHORE

Nos pas vont ici près se croiser dans la plaine.
Au-dessus de sa tête elle arrondit les bras
Pour porter jusqu'à Nice une corbeille pleine
De sa jaune récolte, oranges et cédrats.

Ce dut être en voyant venir semblable belle
Qu'un sculpteur, inspiré par un motif nouveau,
De l'ordre de Corinthe inventa le modèle
Et mit sur la colonne un pompeux chapiteau.

« Jeune Caryatide, abandonne à ma bouche
— Car j'ai soif, étrangère, — un fruit pour l'apaiser ;
Mais ne va pas courir si mon choix t'effarouche :
Arrête, Canéphore ! il me faut un baiser. »

Et, toute frémissante, elle se laissa faire.
Comment me repousser? Ses mains, dans l'embarras,
En quittant la corbeille auraient jonché la terre
De sa jaune récolte, oranges et cédrats.

« Adieu, toi dont les sœurs supportent le Pandrose ! »
— Pour garder son reflet sur mes chants voyageurs,
J'ai voulu la sculpter dans cette aimable pose
A l'endroit où ma bouche a causé ses rougeurs.

---

# A LA FANTAISIE

Si j'adresse mes vers, c'est à toi, Fantaisie :
Muse qui l'inspiras, défends ma poésie.
Tu permets qu'un rimeur laisse gaîment courir
Ses goûts vers l'inconnu, sans jamais s'y flétrir.
Les miens, sous ta conduite, ont le caprice adulte
Qui de tout s'émerveille, à tout consacre un culte :
Il leur faut les palais, les tableaux et les dieux,
Les femmes et les fleurs dont s'emplissent mes yeux.
Alors tu m'enhardis, et, si parfois j'abuse,
A ton compte tu prends mes licences, ô Muse !
Reçois donc le tribut de mon premier essor :
Ici j'aurais voulu t'offrir un trépied d'or ;
Trop pauvre, j'ai fixé, sculpteur d'infime taille,
Sur un onyx laiteux ton profil en intaille.

---

# RIMES GALANTES

1844-1846

# AVERTISSEMENT

*Entre ce recueil et le précédent, publié en* 1840, *se place un long silence. Le voyage d'Italie, qui fut surtout une étude, au retour, une alliance rompue après neuf mois par la mort, m'ont pendant plus de trois ans détourné de la poésie. Commencées vers le début de* 1844, *les* RIMES GALANTES *vont jusque vers le milieu de* 1846 ; *elles parurent en* 1847. *J'ai suivi les mêmes procédés que pour mon premier livre, corrigeant la forme, conservant le fond. Peu de pièces se trouvent éliminées ; une est prise aux* DERNIÈRES ÉLÉGANCES *de* 1869 ; *quatre sont inédites, mais du même temps que l'ensemble auquel elles se joignent.*

# RIMES GALANTES

## LES DEUX NOURRICES

Le soin de m'élever occupa deux nourrices.
La première, Gauloise à qui je dois mes vices,
Se passant d'un conjoint, avait tiré, je crois,
La vertu de son lait de différents endroits.
Comme elle était superbe et tendre, sinon sage,
On attabla l'enfant sur son puissant corsage :
Là, gavé jour et nuit de régals onctueux,
J'infusais dans mon cœur un sang voluptueux.
C'est ainsi qu'un travers se prend à la mamelle.
Plus tard, m'ayant sevré, la maman demoiselle
M'enseigna *Barbe-Bleue;* alors, le fin marmot,
Affamé par le conte et humant chaque mot,

Comprit que le brigand changeait souvent de dame.
Les décollations dont foisonne le drame
Me soufflaient, — cher petit ! — cette moralité :
Changer est donc bien bon? Quelle précocité!
— Quand me vint à la lèvre un poil fier qui se cabre,
J'empruntai les façons du barbu, moins le sabre :
Perrault, pour ma gouverne expurgé, s'adoucit;
Je sautais les endroits où son héros occit;
Seulement, je meublai le cabinet des crimes
En boudoir où cacher les caprices intimes.

Conforme au premier lait : tel je fus, tel je suis.
Mais je suis autre encor, car il advint depuis
Que, poussé vers les arts par ma propre nature,
Collégien, déjà je cherchais la peinture.
Or, mon adolescence éprise ainsi du beau
Trouva pour cette soif nouvelle un sein nouveau.
Ma seconde nourrice est née Italienne,
Milanaise, titrée — autant qu'il me souvienne. —
— Ingénieux lecteurs, désirez-vous juger
Celle qui m'inculqua l'idéal étranger?
J'aime guider le goût, suivez-moi, je vous prie,
Jusqu'au Louvre, et gagnons la longue galerie.
D'abord vous traversez des villages flamands;

Ne vous arrêtez pas chez ces fumeurs gourmands,
Leur tour arrivera (notez cette promesse) ;
Ce matin, négligeons la bière et la kermesse,
Je vous conduis tout droit aux Toscans... La voici [1] ;
C'est toi, Mona Lisa, maîtresse du Vinci,
Chef-d'œuvre d'outre-monts, merveille de Florence
Qu'en ce royal palais a su fixer la France.
Sans jamais te tourner vers l'horizon lointain
Resté derrière toi du pays florentin,
Tu souris à ton sort d'heureux modèle, assise
Devant ta renommée, et je te vis, ma Lise ;
Et ma bouche tendue, un jour, osa poser,
Tant l'instinct m'entraînait ! sur Joconde un baiser.
— Salutaire aliment, exquise nourriture !
Qu'on m'a surpris de fois dans l'étrange posture
De l'extase, à goûter, comme un enfant le lait,
Ton charme inspirateur, délectable portrait !

Disputé maintenant par deux courants contraires,
Je les rejoins selon mes pentes arbitraires :
Si changer m'affriande, et que, volage amant,
Je relâche les nœuds de mon dernier serment,

1. Le portrait de la Joconde se trouvait alors au fond de la Grande Galerie.

La source des erreurs qu'épanchait la Gauloise
Me verse l'inconstance, et ma rime dégoise.
Puis, qu'au sein des plaisirs l'instinct supérieur
Se glisse inattendu dans l'esprit du rieur :
Plus de galant ! l'artiste aussitôt se recouvre ;
Voluptés, taisez-vous ! j'entends l'appel du Louvre ;
Et la source idéale épure alors mes vers
Amoureux, certe encor, mais sans mondains travers.
— Chef-d'œuvre, apprenez-moi la divine harmonie ;
Faites qu'un feu sacré m'embrase de génie,
Je gravirai le Pinde ! — Oui, trompeur, et ce soir
Redescends célébrer tes défauts au boudoir.

Aussi, mon petit doigt porte-t-il un Satyre
Causant avec Priape, appuyé sur la lyre. —
Mais comment m'arracher au culte des appas?
Ma Lise, oh ! j'en suis sûr, vous n'y parviendrez pas.

---

## FLEURS

Le docte horticulteur gravement me conduit
Avec des mots pompeux devant chaque produit ;
Il me vante en pathos ses roses panachées,
Ses hortensias bruns à corolles tachées :
« Jeune homme, contemplez cet œillet nonpareil,
Ces fuchsias aussi, les seuls sous le soleil ! »
J'admire ; et le savant, qui redoute une fraude,
D'un regard soupçonneux couve sa serre chaude.
Que deviendront ses fleurs ? Il attend les beaux jours
Où les échantillons trônent dans un concours :
Là, messieurs les jurés priment sa rose altière ;
A son œillet le roi donne une tabatière ;
On réserve un ruban pour ses hortensias ;
Et comme en bleu céleste il teint les fuchsias,
Ce bleu le fait nommer membre d'académie.
— A sa place, mon Dieu, que de fleurs pour ma mie !

## ÉLÉGANCE

On pourra contester, mais c'est bien quelque chose
D'avoir belle apparence et de sentir la rose.
Qu'un dévot s'abandonne au mépris de son corps!
D'autre humeur, j'en conviens, je soigne mes dehors.
Arrière les fâcheux! Si mon luxe vous gêne,
Eh! messieurs, libre à vous d'imiter Diogène;
Alexandre le Grand et votre serviteur
S'arrangent d'un costume imprégné de senteur.
Au fait, sur quel désir faut-il régler sa vie?
J'ai trouvé sans efforts le plus digne d'envie:
Aimons, car c'est l'amour. Eh bien, répondez tous,
Galants qui pratiquez les tendres rendez-vous:
Dites comment s'apprête un secret tête-à-tête,
Comment par l'élégance on aide une conquête;

Dites l'art de choisir le mieux dans ses tiroirs
Pour combiner sa mise entre les deux miroirs.
Puis, flatté du reflet, on part, cambrant sa taille,
Certain que son bon air gagnera la bataille;
On braverait les dieux! On arrive, et l'accueil
Vous promet la victoire, oui, galant, dès le seuil.

Oh! quand, les yeux baissés, désormais sans défense,
La dame, femme enfin, n'objecte plus l'offense,
Se laisse de vos bras mollement investir,
Et sous la volupté semble s'anéantir,
Oh! que vivre est exquis en cet instant suprême
Où le baiser se fond dans la bouche qu'on aime!
La main sur vos lauriers, jurez-le par mes vers,
Jamais rien de plus doux n'occupa l'univers.

Mais redoublez vos soins quand le regard se lève;
Faites que la maîtresse, au sortir du beau rêve,
Retrouve agenouillé le vainqueur délicat
Tel après le succès qu'en son premier éclat.
— Pourtant, j'ai grand regret des anciennes coutumes:
Comme on arrivait bien, tenant sa toque à plumes!
Et quel aplomb surtout, quand l'heureux cavalier
Rajustait son pourpoint sous son brillant collier!

Je crois si fermement qu'entourés d'une fraise
Les propos gazouillaient ensuite avec plus d'aise,
Que si demain le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Les amours reprendront les formes d'Henri Deux.

Mais pourquoi de jadis se troubler la cervelle?
Vêtons notre jeunesse à la mode nouvelle ;
Et puisque l'élégance assombrit la couleur,
Portons du moins le deuil décoré d'une fleur.
—Tiens, ma mine, viens-t'en passer sous leur fenêtre :
Rien qu'à te voir, la veuve entend son cœur renaître,
L'épouse allume un feu menaçant pour l'époux,
Et la pupille exige un mari comme nous.

---

## A UNE DANSEUSE

A toi les vers, l'encens, les couronnes, les palmes,
Danseuse, dont la grâce aux traits chastes et calmes
Rehausse nos ballets.
Déesse d'opéra, chez le Grec idolâtre
Ta légende eût reçu le Pinde pour théâtre,
Un temple pour palais.

Laisse-nous supposer qu'une nuit Terpsichore
Vint séduire à Paris un autre fleuve encore,
Mit la Seine en émoi;
Qu'à ce nouveau Strymon s'abandonna la Danse,
Et que, voulant léguer son culte à notre France,
Elle accoucha de toi.

Revêts cet idéal, nymphe parisienne;
Évoque sous tes pieds de vierge olympienne
Le sol de l'Hélicon.
Plus haut que ta psyché, quand ton rôle se mire,
Consulte pour tes pas la muse qui t'admire
D'un céleste balcon.

Le soir, quand tu parais, Piéride sous la gaze,
Le statuaire apprend qu'il faut bannir l'emphase,
Le peintre s'ennoblit;
Le poète, gêné par son ardeur contrainte,
Comme un riche Latin se formait dans Corinthe,
Observe et s'assouplit.

S'il faut, mortelle ensuite, habiter notre terre,
Femme sous le satin, règne alors comme hétère,
Car il te reste Éros;
Mais, Laïs épurée, abeille sans piqûre,
N'offre ton miel extrait du jardin d'Épicure
Qu'aux lèvres d'un héros.

Avare d'attirer vers tes faveurs suprêmes,
Oui, n'admets qu'un grand cœur, digne en tout que tu l'aimes. —
Vienne, après, l'heureux jour!

Dans le ciel de ta couche, à l'heure où tu succombes,
Le vainqueur aperçoit Vénus et ses colombes
Planant sur ton amour.

Reste donc aux Français : reste une attique idole
Devant les égarés de leur art, ce frivole
Que grise un vain encens;
Et de la volupté garde-leur les arcanes
Contre le vil succès des basses courtisanes
Qui corrompent les sens.

Lui, le dernier chanteur qu'anime encor la Grèce,
S'ingénie à remplir les échos de Lutèce
Des douceurs de sa voix,
Pour vanter tes retours au passé de la danse,
Pour fêter les plaisirs de ton indépendance,
Nymphe altière en tes choix!

---

## A UN USUFRUITIER

A ton avoir si tu n'as rien
En femmes, en chefs-d'œuvre, en terres,
Du moins sais-tu rendre un peu tien
Le bonheur des propriétaires.

Tel parvenu croit du bel air
D'entretenir les baladines ;
Il se bouffit de payer cher
Ce qu'on accorde à tes pralines.

Il te fait voir, dans son hôtel,
La collection qui le blase.
Des tableaux signés Raphaël
Qu'a-t-il ? le cadre ; à toi l'extase.

Il acquiert un bien-fonds, exprès
Pour s'appeler comme un domaine
Dont te revient l'ombre et le frais :
Car lui jamais ne s'y promène.

— En toutes choses la Beauté
Fraude l'orgueilleux qui l'achète,
Et ne donne la volupté
Qu'à son favori le poète.

---

## LE SERMON

Les messieurs fourmillaient à Saint-Roch hier soir.
Le suisse obligeamment conduisait où s'asseoir,
Dans les rangs clair-semés de blondes et de brunes,
Ces dévots attirés par les bonnes fortunes.
En carême surtout, — beau sexe, tu le sais, —
Un sermon vit toujours les galants empressés.
Or, je l'avoue, hier le suisse eut ma pratique,
Car je n'ai pas ma place au banc de la fabrique.
— Donc, un prédicateur, grande célébrité,
Nous montrait le chemin vers la félicité :
Durant quarante jours, il fallait, sauf dispense,
Fuir les joyeux repas, satanique dépense,
Coucher dans un lit dur, abjurer les parfums,
S'humilier enfin sous des habits communs.

Après quoi, l'orateur, subtilisant ses gestes,
Préparait devant nous les agapes célestes :
Ce n'était qu'harmonie et que mystique encens
Et qu'extase entre élus délivrés de leurs sens.
Jalouse d'allécher, sa pieuse imposture
Étalait ces douceurs comme une confiture :
Il se sucrait la langue, il s'emmiellait la voix.
Pourtant, je grimaçais, — quand de côté je vois
Que ma jeune voisine aussi faisait la moue,
Avec fossette en plus et duvet sur la joue.
Un suisse, par hasard, nous avait rapprochés ;
Le mutuel dépit des plaisirs empêchés
Venait nous assortir, par une sympathie
Occulte dans chacun, mais certes très sentie.
Nos chaises se touchant, vous devinez déjà
Si d'un semblable accord le sermon s'arrangea.
Un diable, esprit souffleur, me disait à l'oreille :
« Jamais, jamais, voisin, je n'ai vu la pareille !
Pensez-vous que le maigre et croyez-vous que l'eau
Suffisent à nourrir ces lis sur cette peau ?
Prend-on de ces rondeurs sous la règle du jeûne ?
Non pas ! de mets choisis nous voulons qu'on déjeune,
Nous dormons dans la plume, et ce châle étranger,
Jugez vous-même, exhale un parfum d'oranger.

Qu'un prêcheur, par état, sur ce cas déraisonne ;
Vous, mon cher, regimbez ; car l'aimable personne,
Par Moïse ! aussi vrai qu'aimer vous rendra dieux,
Pour sa fossette rose a mérité les cieux. »
Lui, le dominicain, s'accusait à voix haute :
« C'est ma faute, ma faute et ma très grande faute ! »
Puis, d'un poing convaincu se frappant l'abdomen,
Il expliquait comment l'amour perdit Éden.
Notre saint déguisait les choses. — Ma voisine
Honora d'un soupir le péché d'origine ;
J'opinai, comme Adam, pour le serpent charmeur ;
Et le diable enchanté fouetta sa belle humeur :
« Oh ! dans le frais verger, qui t'interdit, jeune homme,
Si la soif te surprend, de goûter une pomme ?
Quand la foi te ramène à l'arbre défendu,
Quand la branche te tend son fruit le plus dodu,
Répondras-tu : « Merci, je m'abstiens » ? Quel dommage ! »
Le tentateur finit par supprimer l'image ;
Mais le drôle appuya si fort sur notre droit,
Qu'il fallut l'arrêter juste au meilleur endroit.
— Avait-elle un écho de cette plaidoirie ?
La dame abandonna sa vague bouderie,
Et sa bouche, où rôdait un sourire païen,
Sembla dire : « Ah ! monsieur, comme il nous comprend bien ! »

— C'est ainsi que pendant l'austère patenôtre
Deux brebis s'égaraient l'une à côté de l'autre.
Bientôt le sermonneur, que nous n'écoutions plus,
Quitta la chaire; alors ma sœur selon Jésus,
Ayant mis son psautier dans son prie-Dieu de chêne,
Partit, me laissant sûr d'une suite prochaine.
La foule s'écoulait: un flot nous sépara,
— Je connais cet ennui des bals de l'Opéra ; —
Mais le carême est long, ma sœur est abonnée,
Je louerai, s'il le faut, ma place pour l'année.
— Toi, le bon suisse ému de dix francs dans ta main,
Garde-moi cette chaise au sermon de demain.

---

## ÉCRIT SUR UN ALMANACH

### DES MUSES

Bouts-rimés, impromptus, quatrains et triolets,
Vous avez eu vos jours de mondaines conquêtes,
Vous avez illustré des hôtels, des palais,
Versaille et Trianon vous ont donné des fêtes.

Mais il n'est plus, le temps où vous suiviez la cour,
Où les petits marquis vous ouvraient les ruelles,
Où les petits abbés, pour vous, plumaient l'Amour,
Et trempaient dans le musc ses chatoyants bouts d'ailes.

Vous revêtiez alors un pompeux maroquin;
Vous portiez en signets la faveur rose et blanche.
Au rebut désormais, vous dormez en bouquin,
Avec le catogan oubliés sur la planche.

Pourtant, si vous voulez devenir un placet,
Hanter bals et concerts sous forme de message,
Quitter furtivement mon gant ou mon gousset,
Glisser sous un mouchoir, entrer dans un corsage ;

Chanteur, et plus encor dilettante amoureux,
Je veux vous rajeunir, ambrés comme mes rimes,
Prêter votre manière à mes soins ténébreux,
Régler sur votre ton les tendresses mes crimes.

Votre mode a passé, mais vos propos sont doux ;
Vous savez contenir une galanterie :
La dame qui reçoit les prières par vous
Laisse ses cruautés tourner en rêverie.

---

## LE PREMIER BAISER

Nous valsons ensemble, accordant nos pas;
A quoi pensons-nous en ne parlant pas? —
Sous l'or des colliers, cette chair d'ivoire
Du beau Parthénon me rend la mémoire;
Les yeux sur ce sein, je pense ébloui :
Serait-ce Athéné? L'effet répond oui.
Comment en juger? Valseur, je me penche;
Touchons, pour savoir, son épaule blanche.
Entre les bijoux je risque un baiser...
J'ai très bien senti mes lèvres glisser.
Jamais femme, hélas! n'eut la peau si fine.
— Dites, ô beauté chryséléphantine,

Seriez-vous Minerve exposant au bal
Sa virginité d'ivoire et métal?
Non, la peau rosit, la gorge palpite:
Je sens dans mes bras Vénus Aphrodite.

Inédit.

## LA COMTESSE

La comtesse a sonné : « Rosine, ma fourrure,
Vite ! et dis que Germain avance la voiture. »
Elle boutonne un gant, prend son flacon de sel,
Rit au miroir, descend. La porte de l'hôtel
S'ouvre ; le landau vert déjà roule. Où va-t-elle
Sous les petits pois noirs de son voile en dentelle ?
— Sans scrupule suivez le chemin qu'elle a pris.
A l'endroit où la Seine abandonne Paris
Un statuaire habite un coquet ermitage :
Là, devant l'atelier, s'arrête l'équipage.
Madame, accoutumée, entre sans prévenir. —
Bien sûr, elle sera longtemps à revenir,

Puisque le gros cocher avec amour étale
Le drap sur ses chevaux, et lui-même s'installe.
Du reste informez-vous dans la loge, en secret :
« Que fait ici la dame ? — On sculpte son portrait. .
Depuis trois mois, monsieur, — ajoutera le suisse, —
Germain, malgré l'hiver, remplit ce dur office. »
— La nuit vient : le sculpteur ramène par la main
Le modèle voilé ; puis murmure : « A demain ! »
Vite ! chevaux, partez ! — Mais cette tête exquise,
Le portrait caressé, cette autre Mona Lise,
Pur chef-d'œuvre attardé par le désir du mieux,
Quand donc, enfin parfait, quittera-t-il ces lieux ?

De retour à l'hôtel, on change de toilette.
La comtesse a sonné : « Rosine, ma douillette. »
Or, Rosine s'étonne : en ôtant le corset,
Juste Ciel ! qu'ont trouvé ses doigts sur le lacet ?
Un nœud, un de ces nœuds que la hâte improvise !
Elle allait s'écrier ; l'espiègle se ravise,
Croit comprendre, et sourit, car l'intrigue lui plaît,
Et sa chère maîtresse est une sœur de lait.
— Mais le buste ? Le buste a coûté trois semaines.
— Vous, soubrette, oubliez les faiblesses humaines.
Si madame a posé, naturelle et pieds nus,

Le restant des trois mois pour Téthys ou Vénus,
Pensez qu'elle est déesse ; et sachez qu'un artiste
N'a plus rien d'un mortel, quand tombe la batiste.

---

## A TABLE

Notre hôte est un gourmet pour sa cave vanté.
Le chambertin poudreux, qu'avec soin l'on débouche,
Dans un panier oblong comme un berceau se couche,
Circule ; de l'hôtesse on porte la santé.

On chante ses printemps, son esprit, sa beauté.
Elle, le verre en main, de ses lèvres le touche ;
Puis le cristal, gardant les lignes de sa bouche,
Humide sur le bord, se place à mon côté :

Car elle est ma voisine. Alors, par une feinte,
Je prends son verre et bois si bien, que mon empreinte
Produit avec la sienne un baiser accompli.

L'amphitryon me raille : « Oui-da ! buveur sans tête,
Pour un doigt de mon vin voilà vos yeux en fête. »
J'ai replacé le verre, et la dame a pâli.

## RÉPONSE

Petite dame, êtes-vous folle
De plaisanter ainsi mon cœur ?
Votre message est un moqueur,
Mais vous m'aimez, je me console.
— Lisons encor...
Oui, vous voulez savoir comment j'eus le courage
De profiter d'un corridor
Pour vous donner lestement au passage
Un billet doux,
Devant ce mari cruel et jaloux.
— C'était au bal, selon l'histoire :
La valse de Weber modulait sur l'ivoire ;
Vous, dans mes bras, docile au mouvement,
Vague et rêveuse,

Vous soupiriez ; pur effet d'instrument,
Tant vous plaît ce rythme allemand ;
Mais quelle oreille chatouilleuse !
Je compris si bien ma valseuse
Qu'en tournant, oui déjà, je tournais en esprit
L'écrit.
— Après, dans le boudoir, lieu commode où l'on cause,
Nous devisions, couple qui se repose
Sur un joli canapé rose.
Que vois-je ! Ah ! madame, pardon !
Vos regards, attirés par *le Baiser* d'Houdon
Vers la pendule,
Encourageaient l'albâtre avec un abandon
De baigneuse qu'un cygne adule ;
Si bien que vos yeux, ô Léda,
Me rappelaient mon agenda,
Toujours sur moi pour les cas de cédule.
— Un bouquet dans la main, vous respiriez l'odeur :
Avec quel trouble involontaire
Vos narines battaient sur la rose, ô pudeur !
Cette façon m'émut de flairer une fleur
Comme on sacrifie à Cythère.
« Permettez, dis-je alors, j'aperçois mon notaire »
(Sot prétexte ! — pour ne rien taire) ;

Je disparais, j'écris deux mots,
Puis j'accours me rasseoir, et j'attends l'à-propos.
— Devant nous, sur la table, un drageoir de vieux Sèvres
Présentait à vos lèvres
Ses bonbons recouverts de papier panaché.
Avec quel air, mon Dieu, vous croquez une amande !
Quel minois d'Amour alléché !
« Bravo ! pensai-je, elle est gourmande ;
Bon espoir pour l'autre péché,
Le caché. »
Et, glissant mon poulet sous une papillote,
J'allais vous l'offrir, quand, las de bouillotte,
Monsieur vient vous prendre et part, le despote !
— Je suivais. — Arrivons à ce cher corridor
Où madame remit sa fourrure à glands d'or :
Chatte câline !
Vos épaules, votre poitrine,
Se caressaient après l'hermine.
Quel toucher délicat !
Daignez concevoir mon état.
— Plus de doute :
Les cinq sens m'indiquaient la route.
Monsieur nous pressait ;
Le placet

Passa dans vos doigts, puis dans ton corset.
On n'est pas de porphyre, écoute!
« Fi! m'écrivez-vous,
Devant ce mari cruel et jaloux! »
— J'admets le scrupule :
Un mois plus tard, s'il avait vu
Près de mon feu certain pied nu
Chausser ma mule,
Qu'aurait-il dit ? Belle chanson!
Et c'est vous qui pour lui me demandez raison?
Très bien! je suis à la maison
Et pour vous seule. — Allons! viens vite ;
J'attends, petite.

---

## LUSTRATIONS

Raffinons nos plaisirs, l'amour et l'art surtout,
Par des lustrations salutaires au goût.

Avant l'heure où ma dame, en nocturne costume,
Ma dame et les combats m'attendent sur la plume,
Lutteur impatient, mais aux apprêts formé,
Je me plonge d'abord dans un bain parfumé;
Et de là, plus adroit, vers l'amoureuse arène
Je m'élance, et plus vif le sang court en ma veine.
Oh! qu'alors il m'est doux, assoupli par les eaux,
D'essayer mon courage entre tes bras rivaux,
Maîtresse! et que bien mieux ma mouvante narine
Découvre quel bouquet a fleuri ta poitrine,

Lorsqu'attirant ma bouche avide sur ton cœur,
Tes doigts cerclés d'anneaux caressent leur vainqueur !

Baignons la volupté dans les ondes lustrales.
— Trempons l'instinct de l'art aux sources magistrales.

Pour mieux goûter le beau, j'ai pu quitter Paris,
Mon séjour préféré mais pas assez compris,
Et j'ai vu l'Italie, et dans Florence et Rome
Ces monuments fameux qui m'appelaient, jeune homme.
Puis je reviens au gîte, ayant bien profité.
Quel orgueil m'attendait dans ma chère cité !
Je m'arrête ébloui devant l'Hôtel de ville :
La pierre a revêtu l'ordonnance et le style ;
Je contemple ; et pourtant le jour de mon départ
Je passais dédaigneux. Mais j'ai pris le bain d'art ;
Et, saluant du front le palais à tes armes,
Paris, ô mon berceau, j'admire enfin tes charmes.

— Par des lustrations salutaires au goût,
Raffinons nos plaisirs, l'amour et l'art surtout.

---

## UNE FLAMME

Chasseurs pris par la nuit, chasseurs lourds de gibier,
Nous rentrons au pays par un même sentier.
— Mais là-bas quelle flamme brille?

L'un de nous, fermier, dit : « Au sommet du coteau
C'est Robin, mon berger, qui garde son troupeau
En faisant bon feu, le vieux drille. »

Un marguillier répond : « Voisin, sans vous fâcher,
C'est la lune qui frappe, au faîte du clocher,
Le coq établi sur l'aiguille.

— Erreur, mes braves gens, objecte un magister ;
Regardez-le bouger, c'est l'astre Jupiter :
La nuit sera belle, il scintille. »

Notre maire intervient : « Pardon, messieurs, pardon !
Ce doit être un complot, j'aperçois le brandon ;
Rentrons vite, qu'on les fusille. »

Mais tout bas à mon cœur j'ai dit : « C'est un flambeau,
C'est la cire qui brûle au balcon du château,
Dans les mains de la jeune fille. »

Le nocturne fanal, allumé par l'amour,
Avertit le chasseur qu'on attend son retour,
Minuit sonnant, sous la charmille.

---

## PROMENADE SENTIMENTALE

### AU LUXEMBOURG

Mai me surprend dans le jardin
Où joua ma vie écolière.
Je flâne en zigzags, comme un lierre,
Portant un touriste badin,
Sterne, à la main.

Je lis comme l'Anglais voyage :
Distrait, à travers le récit
J'arrête court, comme il écrit ;
Pour un minois, pour un corsage,
Perdant la page.

Passe un parfum : le délateur
M'indique une dame inconnue

A dix pas dans cette avenue.
— Preste, sous le bras du lecteur
Glisse l'auteur.

Elle devant, moi derrière elle,
Nous gagnons l'endroit des lilas.
— Vous qu'on suit, ne l'entendez pas;
Restez, oh! restez naturelle,
Ma jeune belle! —

Jeune et belle? qui me l'a dit?
Le sang agité dans ma veine.
Où vais-je? où son loisir m'entraîne.
Et que faire? un rêve inédit :
Mon cœur bondit!

A dame de cette apparence,
Dont la trace sent le benjoin
Et qu'escorte un valet de loin,
Le faubourg Saint-Germain, je pense,
Donna naissance.

Voyons sa main : — un petit gant
De côté prend sa jupe rose;

Et son pied ? — ici l'on arrose,
Elle soulève un jupon blanc...
Quels pieds d'enfant !

Et quel charme dans la tournure !
L'écharpe de crêpe indien
L'enguirlande sans cacher rien.
Et sa prestance ! et sa cambrure ! —
Mais sa figure ?

Dix pas de plus, et je la voi ;
Hâtons la marche, allons, courage !
Chaque promeneur de passage
Se retourne, l'admire ; et moi,
Je crains, — mais quoi ?

Ses fiertés ? oh ! non, je suppose
La *Joconde* de Léonard :
La bouche sourit, le regard
Velouté mollement se pose
Sur toute chose.

Oui, j'imagine un pur Vinci :
Le sourire de sa maîtresse,

Les yeux dont sa Mona caresse.
J'ai peur : la dame, mon souci,
Est-elle ainsi ?

Avançons ! — Esprit téméraire,
Finis bien un songe enchanté ;
Que vaudrait la réalité ?
Écarte un mécompte vulgaire.
Qu'allais-je faire !

Non, non, je ne la verrai pas !
Simple illusion de mon âme,
Cher fantôme, adieu, noble dame !
— Elle s'éloigne des lilas,
Là-bas, là-bas.

Mon cœur résigné se soulève
Au bruit consolant d'un jet d'eau ;
Sous les marronniers en berceau
Je reprends mon livre, et le rêve
Distrait s'achève.

---

# LES EAUX

## I

Hélas! plus de froids à Paris.
Quand la cité, pâle de givre,
Valse aux flambeaux sous les lambris,
C'est là, mes amis, qu'il faut vivre.

Mais le sol brûle les piétons,
La valse éteint sa girandole,
L'ennui s'avance; amis, partons,
Fuyons quand le plaisir s'envole.

Les fronts sont flétris par le bal,
Les élégances sont fanées;
Allons chercher le bain thermal
Et la mode des Pyrénées.

II

Vous, maîtresses, pendant deux mois
Venez, qu'en plein air on s'adore !
Le rendez-vous est à Bigorre,
Non plus sous la poussière au Bois.

Pour frapper le vin de Champagne,
Pour manger la fraise en sorbet,
Comptez là-bas, malgré juillet,
Sur la neige de la montagne ;

Et nous aurons un médecin
Qui nous prescrira, faux malades,
Les chasses et les cavalcades.
— Adieu, Paris, climat malsain.

III

Le chemin serpente
Taillé dans les rocs,
Couleuvre rampante
Contournant les blocs.
Nous, sur des chevaux de Navarre,

Jeunes dames, fins cavaliers,
Caravane d'effet bizarre,
Nous montons, nous montons par les rudes sentiers.

Le site est sauvage :
Rien que du sapin;
Seul, dans le nuage,
L'oiseau de Jupin;
Et nous, étagés à la file,
Montagnards sentant leur Paris,
Montagnardes d'humeur facile,
A quatre mille pieds plus haut que les maris.

Sous nos yeux s'abîme
Le gouffre béant;
Sur nos fronts la cime
Se dresse en géant.
Lui, le vent, sans façon badine
Avec les jupes de nankin;
Les amazones qu'il lutine
Montrent le bas anglais au bord du brodequin.

La neige nous barre
Le sommet dernier;

Le péril dit : Gare !
Devant le glacier.
Plus de chemin, halte ! mesdames :
Faisons grand feu, prenons le thé ;
Et que le punch à belles flammes
Réchauffe les frileux qui gèlent en été.

Sublime escapade !
Dans ce blanc désert,
Les bruits de cascade
Donnent un concert.
Mais la musique de ces faîtes
Ne vaut pas certe un piano.
En selle ! et regagnons nos fêtes ;
Monsieur Talberg jouera ce soir au Casino.

IV

On a vu vers le Pont-d'Espagne
Un ours d'effroyable grosseur ;
La terreur l'accompagne,
Les troupeaux quittent la montagne.
Alerte, chasseur,
Guerre au ravisseur !

Amis, chargeons la carabine :
Il s'agit d'attendre à cinq pas;
Que la poudre soit fine,
Surtout du cœur dans la poitrine,
Et long coutelas
Tout prêt sous le bras!

Vous, guides, chargez vos sacoches
De vieux rhum et de kirsch-wasser;
Traqueurs, sondez les roches;
Clameurs et tambours, cymbales et cloches,
Vacarme d'enfer,
Assourdissez l'air!

Silence! entendez-vous la bête?
Embusquons-nous dans cet endroit.
Épaulons, qu'on s'apprête :
Visons, vous le flanc, nous la tête.
Le poil est de droit
Pour le plus adroit.

Feu! — L'ours bien mort, qu'on le dépouille!
Chacun croit son coup le plus beau.
Le différend s'embrouille;

Alors, tirons au doigt qui mouille : —
Le mien a de l'eau ;
J'ai gagné la peau !

Fameux tapis pour ton pied rose,
Maîtresse ! — Or çà, bruyants amis,
Que sur l'herbe on se pose,
Et que le jurançon arrose
La chair en salmis.
— Le couvert est mis.

---

## UN MOMENT DE SAGESSE

On m'apporte un billet. — Qu'a donc ma belle amie ?
Il me naît un effroi ; lisons : — Quelle infamie !
Nous séparer, ô ciel ! pour un mot, justes dieux !
Sur l'honneur, j'aurais pu, madame, espérer mieux. —
A plus durable ennui réservons ma tristesse :
Dédaigné, dédaignons cette étrange maîtresse.
Aussi bien j'étais las de subir sa fierté ;
Reprends tes droits, reprends, ma sainte liberté !
— N'y pensons plus. A vous, trésors des solitudes,
D'occuper mes loisirs aux fécondes études,
Venez sur mon bureau, chers livres, mes vieux prix,
Qu'écartait son barbare et frivole mépris ;
Savourons le plaisir de la braver ensemble.
—Te voici, mon Chénier ; quel destin nous rassemble !

Frère, Éros nous forgea les pareilles noirceurs,
Camille et mon amie, hélas ! font les deux sœurs.
Sous chacun de tes vers qu'inspirait l'infidèle,
Je reconnais la mienne et dis : « Comme c'est elle ! »
Je le disais du moins, car je veux désormais
Ne plus jamais te lire et n'aimer plus jamais.
Amour et poésie... insensé qui s'y fie !
Adieu, frère ; il n'est rien que la philosophie. —
Justement, j'aperçois tout poudreux mon Platon :
Je l'époussette et cours au souper d'Agathon.
— Maître, dont ma folie abandonna l'école
Pour m'attacher un cœur qui trahit sa parole,
Regarde, j'ai vaincu la chair et ses transports,
Je t'amène un convive affranchi de son corps ;
Commence ta leçon, je n'ai plus qu'à te suivre.
— Eh ! que fait cette fleur dans cet illustre livre ?
— Quoi ! pervenche sans gêne, un débris de bouquet
Se coucher comme un sage au milieu du *Banquet* ?
Expliquez-vous. « Vois donc comme je suis jolie !
Rappelle-toi la place où vous m'avez cueillie ;
Sous le bois ténébreux, dans l'embaumé gazon :
S'agissait-il alors d'invoquer la raison ?
Il s'agissait d'ivresse. Ose un peu contredire !
J'écoutais ; j'entendis la dame en blanc te dire :

« Pour ne pas oublier ce qui s'est juré là,
« Conservez ce témoin, mon ange. » Et me voilà!
Mais pardonne, docteur, j'ai troublé ta lecture. »
— Oh! ne t'en défends pas, fille de la nature;
Écoute encor : la dame a blessé nos amours;
Prends congé d'Agathon et vole à leur secours.
Elle attend ma réponse; arrive avec la lettre.
Plus libre que mes vers, tu peux tout te permettre :
Raconte — et n'omets rien — les baisers, les serments,
Son délire et ma flamme, et toi près des amants.
Tu verras ses regards alanguir leur bleu tendre;
Et ce soir dans ton bois on reviendra s'étendre.

Déjà ma plume achève un rapide impromptu. —
La fleur part dans les vers. — Platon, que me veux-tu?

---

## ÉCOLE FLAMANDE

*A un Touriste connaisseur.*

Quel vieux peintre wallon n'a pas son cabaret
Plein, depuis deux cents ans, de buveurs en béret?
Amateur qui courez les tableaux de la Flandre,
Au faro de cet art daignez vous laisser prendre;
Visitez ses débits, et, rôdeur curieux
Altéré par Rubens, rafraîchissez vos yeux.
— Le hasard vous conduit chez Brauwer; mais la table
Est grasse, et le plancher fangeux comme une étable;
Sous les bonnets salis, les fumeurs bourgeonnés
Portent la fleur du vice, une verrue au nez.
Remarquez, dans un coin, ce rustre sans vergogne
Qui vautre son sommeil d'incorrigible ivrogne :
C'est le peintre lui-même, artiste renommé
Pour ronfler sur le coude après le pot humé.

Passant, méfiez-vous où le patron s'enivre :
Le traître vert-de-gris ronge ses brocs de cuivre;
Sa malsaine boisson se trouble; les valets,
Goujats, en les rinçant souillent ses gobelets.
— Voulez-vous voir briller la chope et la canette?
Je vous conseille, en face, une autre maisonnette :
Ici, chacun saisit sa commère au menton;
Volontiers les gasters font craquer un bouton;
Mais point d'affreux hoquets : la plaisante tablée
Évite ingénûment l'orgie échevelée;
Partout la netteté, servante du festin,
Reflète les buveurs sur le verre et l'étain.
C'est que l'hôte attentif tient pour autrui la bière;
Donner parfait l'occupe; inaperçu derrière,
Il soigne ses chalands, laboureurs et meuniers.
Dégustez; cette fois, vous êtes chez Téniers.

Avant de vous offrir ce régal en peinture,
Le maître avait appris à régler sa nature :
S'il s'avisait souvent de hanter les bouchons,
Il croquait les buveurs sans toucher aux cruchons;
Puis, tandis qu'à côté, Brauwer, pilier du bouge,
Peignait en ripaillant, pressé par une gouge,
Lui, regagnait son toit, longtemps se recueillait,

Le dessin sous les yeux, devant son chevalet;
Et son pinceau, fidèle aux braves gens modestes,
Rendait avec candeur les bombances agrestes,
Leur brassant, de cet air dont La Fontaine écrit,
Un faro qui conserve encor frais son esprit.

Maintenant, faudrait-il, aristarque superbe,
Trouver ces vieux Flamands vulgaires comme l'herbe?
Laissons le Roi Soleil, monté sur ses ergots,
Chasser de son palais, comme il dit, « ces magots ».
Vous, flâneur, qui goûtez dans une galerie
Leur art, ainsi qu'on boit dans une hôtellerie,
Et cherchez les mieux peints de ces intérieurs,
Pour y fraterniser avec les francs rieurs;
Sur les bords de l'Escaut, oubliant le Permesse,
Pardonnez à Téniers la bière et la kermesse.
Instruit par le climat, le grand homme wallon
Où ne vient pas la vigne a fêté le houblon;
Mais que ne voyait-il sous la treille, en automne,
Danser les vendangeurs que le pampre couronne!
Ce peintre de lourdauds, peintre alors de bacchants,
Eût fait couler le vin dans des rhytons toscans.

---

## MA VOCATION

Il était un prélat, lorsque j'habitais Rome,
Qui m'appelait toujours son enfant. Le saint homme
Se trompant, je l'ai cru, sur mes goûts naturels,
Voulait me préparer au culte des autels.
Il a quitté la terre, et je vis hors l'Église;
Mais, devant sa mémoire, avouons ma sottise.
Que me demandait-il? un vœu de célibat;
Célibataire et prêtre, oh! le commode état!
N'y changez rien, ou net! les pieuses Romaines
Chez les abbés fringants suppriment leurs neuvaines. —
Ma stalle d'Opéra, je l'aurais dans le chœur;
Là, dodu sous l'hermine et les mains sur son cœur,
Archidiacre avant peu, muni de bénéfices,
Ce qu'offrait le théâtre on l'obtient des offices :

Tantôt concupiscent, on promène ses yeux
Aux endroits de la nef en dames giboyeux;
Tantôt sentimental, on écoute un soprane
Gazouiller un motet, délice de profane.
Et dire qu'aujourd'hui je serais cardinal,
Insensé, qu'aveuglait un préjugé banal!
Vrai Dieu! rien que pour voir d'un regard en arrière
Ma robe balayer les marches de Saint-Pierre,
J'adorerais l'emploi! Las! j'ai manqué mon lot;
L'esprit sacré m'inspire, oui, je me sens dévot.
Cardinal! conçoit-on quel regret me torture?
L'Éminence empourprée irait, dans sa voiture,
— Un superbe carrosse, — au Vatican baiser
La mule, avec espoir secret de la chausser.
Le pape s'affaiblit; l'ambition rend grave,
J'aurais mes partisans et, qui sait?... le conclave!
— Résignons-nous. Fêtons nos amours interdits :
Petits péchés mignons, gros péchés rebondis,
Profitez! et plus tard, ne trouvant plus que faire,
Je me repentirai. — Brun encor, je diffère;
Patience! où l'Arno serpente, j'ai mon plan.
Dans un cloître entouré d'un vignoble toscan,
Pain cuit et vin tiré m'attendent sur la planche.
Dès que mon lourd menton portera barbe blanche,

Je pars pour l'Italie avec un chapelet. —
J'arrive au monastère ; on m'accueille à souhait :
« Fra Carlo, venez donc vider une bouteille
En cassant un croûton, à l'ombre de la treille. » —
Oh ! qu'aisément mes jours couleront consacrés
A vos Décamérons, florentins tonsurés !
Quels bons tours inédits, contés sur la terrasse
Entre francs capucins plus salés que Boccace !
Et quel plaisir le soir ! Quand sonnera minuit,
Les appas tentateurs hanteront mon réduit :
C'est l'heure où Lucifer procure au cénobite
La danseuse endiablée, Arabe ou Moabite.
— Ma cellule s'éclaire, une Astarté paraît ;
Elle sourit, bravo ! sa gaîté me distrait.
Charmeuse ! elle s'approche : ô pudeur, que veut-elle ?
M'embrasser. « Doucement, du moins, mademoiselle ;
Calmez-vous, ou vos feux resteront superflus ;
On est fort maintenant... » (menteur, tu n'en peux plus !)
Puis elle dansera : vivent les pirouettes !
« Quoi ! sans maillot, ma belle ? » Essuyons nos lunettes :
Quel spectacle ! à Paris, jamais on n'osera
Enlever leur coton aux flicflacs d'opéra ;
Mais au couvent la danse ignore l'imposture,
Un maillot blesserait la modeste nature ;

Dansez donc *pro Deo,* véridiques ballets,
Servez à ses élus le blanc de vos mollets.
De la sorte éprouvé par une courtisane,
Je me sanctifierai comme un autre se damne;
Tant qu'à la fin trop vieux, frère, il faudra mourir :
Alors le paradis n'aura plus qu'à m'ouvrir;
Les anges descendront m'apporter l'auréole,
L'étendard de la foi, la palme qui console;
Et — que le diable enrage après mon célibat! —
Je monterai bénir au ciel ce cher prélat.

---

## ET CEPENDANT...

Quand l'Église devient mondaine
Et que l'évêque bichonné
Souffre un prie-Dieu capitonné
Pour les genoux de Madeleine,
Raillons la foi.
Et cependant, à voir au balcon de Saint-Pierre
Un vieillard solennel épancher sa prière
Sur la cité romaine et la planète entière,
J'ai senti l'idéal en moi.

Quand le boudoir de la marquise
Encadre dans ses ors légers

Les bateleurs et les bergers
D'une désinvolture exquise,
Fêtons Lancret.
Et cependant, j'ai su contempler Michel-Ange
Ressuscitant les morts sur sa muraille étrange;
Tout mon être, emporté comme au vol d'un archange,
De sublimité s'enivrait.

Quand le parterre à la française,
Pourvu de savants jardiniers,
Range les bouquets prisonniers,
En rond, en ovale, en trapèze,
Vantons ses fleurs.
Et cependant, j'adore allonger un voyage
Par les sentiers rugueux d'un fruste paysage.
Loin de Naples, j'aimais, où la flore est sauvage,
Affronter les pâtres voleurs.

Quand les dames sous leur ombrelle,
Sous la voilette à petits pois,
En équipage ornent le Bois
De leur grâce peu naturelle,
Chantons l'Amour.

Et cependant, j'ai mis mon cœur, j'ai mis mon âme
A graver dans mes yeux les attraits d'une femme
Dont les bras moissonnaient, nus sous un ciel en flamme,
La rude Terre de Labour.

---

# LE LAIT D'ANESSE

## I

J'ai près d'Auteuil un petit bien champêtre,
Cottage étroit, jardinet non muré,
Du côté d'Est investi par un pré.
De mon balcon, j'aperçois sous un hêtre,
Tous les matins, un ânier faisant paître
Gentille ânesse, au pelage lustré,
Qui vient rôder jusque sous ma fenêtre.

La friponne a raison
D'envahir un parterre
Dont le propriétaire
Lui donne le gazon;

Mais la franche gourmande
Broute la plate-bande,
Et, foulant les fraisiers,
Mange aussi mes rosiers.

De loin, l'ânier lance un blasphème. —
« Pour mon jardin, ma foi! tant pis.
De mes bouquets tire ta crème,
Vite, laitière, enfle tes pis. »

II

Du côté d'Ouest, j'ai dans un ermitage
Jeune voisine au vieux mari jaloux;
Rien comme enclos qu'une haie entre nous.
Tous les beaux soirs, la dame en blanc corsage
Flâne le long du mitoyen feuillage;
Derrière, au guet j'attends.—Lui, notre époux,
Geint sur sa porte, et d'être seul enrage.

J'écarte le buisson;
La belle m'aide et passe,
Dos voûté, tête basse,
Visiter le garçon.

L'entrevue est rapide :
« Courons, mon intrépide,
Abriter nos secrets
Sous mes rosiers discrets. »

De loin, monsieur prédit un rhume.—
« Pour nos amours tant mieux, ma foi!
Les soirs sont frais; contre la brume
Dans mes bras, vite, enferme-toi. »

III

Mais le matin, si ma voisine tousse,
De mon balcon je fais signe à l'ânier.
— Rendu chez elle, au bas de l'escalier
Il trait l'ânesse; une servante douce
Monte à madame un bol où le lait mousse.
Lui, notre époux, assis sous un prunier
Dès son lever, boude en perruque rousse.

## NOIRE ET BLANCHE

*A .....*

Vous, chez qui le soir commence au matin,
Vous avez, ma chère, un plaisant destin :
Votre aurore attend que la nuit s'allume;
Quand Paris s'endort, sortez de la plume,
Mettez pour le bal un domino noir.
Quand Paris s'éveille, adieu le costume;
Mettez pour le lit votre blanc peignoir.
Fait-il nuit, bonjour! fait-il jour, bonsoir!

Au bal, au bal! l'Opéra flambe :
Dans le bas noir glissez la jambe,
Entrez dans le gant noir la main.

Rieuse sous la sombre moire,
Sous la barbe en dentelle noire,
Portez le deuil jusqu'à demain;
Plus de blanc, excepté sous vos rires l'ivoire.

Au lit, au lit! voici le jour :
Faites-vous blanche pour l'amour,
Sous la blancheur des fines toiles.
Blonde aux albâtres radieux,
Comme la nudité des dieux
Luttez de blanc avec vos voiles;
Plus de noir, excepté le jais dans vos grands yeux.

La nuit, dans la loge grillée
Affrontez l'intrigue embrouillée.
Petit masque au fausset moqueur,
Lancez la note familière,
Comme l'oiseau dans la volière;
D'un trait malin piquez le cœur;
Frappez de l'éventail la main trop cavalière.

Le jour, sous le tiède édredon,
Gazouillez avec abandon,
Comme l'oiseau dans la ramée.

Livrez une âme sans noirceur
A votre nocturne agresseur;
Et que l'intrigue, désarmée,
Entre vos bras pressants se dénoue en douceur.

— Puisque ainsi le veut la Parque frivole
Qui pour toi tourna le fil à rebours,
Fais des jours tes nuits et des nuits tes jours.
Quand le jour commence, au lit! mon idole :
Au bal! mon lutin, quand le jour finit.
Au lit sois bien tendre, au bal sois bien folle;
La plus noire au bal, la plus blanche au lit;
Merle à la volière, et colombe au nid.

---

## CAVALCADE

*A Thérèse.*

Thérèse, ah! qu'aussitôt m'arrive un noir poulain
Arabe, à chevaucher en culotte de daim;
Et je t'offre sur l'heure une pouliche jaune
Andalouse, à monter en robe d'amazone.
Le fin genre est d'avoir, derrière, un petit groom :
Ayons donc un trotteur pour notre jockey Tom.
— Mais d'abord apprenons à nous tenir en selle :
Veux-tu gagner l'aplomb de Jeanne la Pucelle?
Viens t'essayer, ma mie, un peu sur mes genoux;
Prends le galop de chasse, et hop! appliquons-nous.
« Eh! répond Thérèse,
Mon pauvre amoureux,
Nous allons à deux
Tomber d'une chaise! »

Thérèse, ah ! j'étais né pour dépasser les lords
Avec quatre chevaux devant mon huit-ressorts.
Déjà les entends-tu piaffer sous la fenêtre
Nos pur-sang, et d'orgueil hennir après leur maître?
Gantons-nous et partons. Mon gros cocher Dubois
Par les grands boulevards va nous mener au Bois :
Surtout, que ce malin fasse un joli tapage
Afin que les flâneurs lorgnent notre équipage.
Quel brouhaha, ma chère, au café Tortoni!
On dira : « C'est Schickler et la Taglioni. »
« Moins fort ! dit Thérèse,
Tu t'agites trop;
Quittons le galop,
Trottons à l'anglaise. »

Thérèse, ah! donnons-nous un coupé de Binder
Attelé de poneys courant un train d'enfer.
Doit-on pas le matin rapporter ses emplettes :
Toi, madame, les nœuds, les châles, les voilettes;
Lui, monsieur si galant, les bijoux, les bouquets,
Les parfums, les bonbons? Vois, combien de paquets !
— J'oubliais un landau pour nous rendre en soirée...
Eh ! que ne parlons-nous avant de ta livrée!
Veux-tu frac chocolat à revers cramoisis,

Gilet saumon avec culotte azur? choisis.
« Permets, dit Thérèse,
Pourrais-tu parler
Sans cabrioler ?
J'en serais fort aise. »

Thérèse, ah ! que Plutus nous traite en bons voisins,
Tu verras que les rois ne sont pas mes cousins.
Mais si le Ciel un jour, blessé de notre joie,
Tonne contre mon luxe et d'un coup le foudroie :
Carrosses et chevaux, malgré deux cents pompiers,
Tout brûle ; notre hôtel croule en flamme à tes pieds.
Adieu folle opulence, incroyable richesse !
Je saisis dans mes bras mon vrai bien, ma maîtresse ;
Et, fuyant le brasier, je crirai : « M'aimes-tu ? »
Réponds oui, ma superbe, et, va, rien n'est perdu !
« Bravo ! dit Thérèse,
Prends-moi dans tes bras ;
Mais sortons au pas
De cette fournaise. »

## RETOUR DE BAL

*A .....*

« Vous rentrez triomphante : on vous trouvait si belle !
Moi, je reviens jaloux, ma chère demoiselle.
La valse vous ravit quand le valseur vous plaît,
Et qu'il sait, le sournois, faufiler un poulet ;
Eh bien, allons au bal, valsez, qu'on vous courtise ;
Seulement, au retour, j'exige une expertise.
Vous riez. Comment donc ! prenez l'air minaudier,
— Jeu connu, — sans aplomb, point de contrebandier ;
Mais je confisquerai l'écriture illicite,
Car il vous faut ce soir passer à la visite.

Une autre en frémirait; vous, quel geste vainqueur!
Vous me tendez le pied avec la bouche en cœur.
Oui, de la déchausser madame me fait signe;
Monsieur lui donnerait les pantoufles de cygne.
Montrez un peu vos mains, et non pas votre pied;
Quittez ces gants; gageons qu'il en sort un papier :
Non; ma bague, et puis... rien. Vous réclamez un gage?
Ne vous pressez pas tant, j'inspecte le corsage;
Rien non plus... que mes fleurs. Oui, mais dans le corset?
Aidez-moi donc, ma chère, à sortir ce lacet
Au lieu de me tirer plaisamment par la manche.
J'arrive, toutefois. — Est-elle rose et blanche! —
Pardon, je n'ai rien dit. Qu'avez-vous dans ce creux?
Quoi! mes lèvres hier vous ont causé ces bleus!
La pauvrette! Eh! que vois-je à travers la batiste!
Pour le coup, rougissez, je me sens sur la piste.
Tiens! vous menez au bal mon portrait caché là!
Serait-ce un faux-fuyant? Cherchons ailleurs. — Holà!
Vous feignez la décence; amusant stratagème,
Avec votre amoureux! non, je suis Thémis même.
« Quoi! dites-vous, m'ôter mon vêtement complet;
Veux-tu finir! » Chanson! exhibez le poulet.
« Monsieur le visiteur! » Je n'en crois que mon zèle.
« Oh! le vilain! » — Tout beau, tout beau, mademoiselle!

Que courez-vous là-bas vous glisser dans ce lit ?
J'allais mettre la main sur le corps du délit. »

Auguste vérité, jamais on ne t'a vue,
De mémoire de juge, apparaitre aussi nue !

---

## VISITE A UNE DAME COQUETTE

Chère âme, permettez qu'on s'annonce d'abord :
Je vous présente un cœur débordant d'assurance,
L'objet, depuis un mois, de votre préférence;
Et j'entre en favori : répondez si j'ai tort.

On vous voit désoler les jolis capitaines,
Les pimpants magistrats, les coquets attachés,
Marquis, comtes, barons, galants très recherchés;
Lui seul, l'humble rimeur, peut baiser vos mitaines.

Vous goûtez mes soupirs et surtout mes aveux;
Votre tiroir secret conserve mes messages;
Mes brins de réséda fréquentent vos corsages;
Aussi mon portefeuille a-t-il de vos cheveux.

Ce matin, quel surcroît dans le désir de plaire !
Ces regards engageants, ces gestes alanguis,
Ces mots vagues exprès inachevés, et puis
Vous n'attendiez que moi ; l'invite est assez claire.

J'allais vous embrasser... adorable candeur !
— « Ah ! monsieur ! » Tout à coup, quelle honnête panique !
Madame entend brûler d'un amour platonique.
Épurons, épurons cette profane ardeur.

Las ! comment, s'il vous plaît, refroidir ma tendresse ?
Éteindrez-vous ma flamme, ou bien crîrai-je au feu ?
Non ; plutôt, n'est-ce pas ? sans bruit rôtir un peu,
A perpétuité, chez ma chaste maîtresse.

Quand votre chien anglais aboie et fait ses bonds,
Vous lui cassez le sucre avec des mots de mère ;
Quand je protesterais, vous me diriez : « Mon frère ! »
Avec des yeux tout pleins d'agréments pudibonds.

Oh ! que vous savez juste où conduisent vos ruses !
L'innocent porte-lyre attendri... jusqu'aux vers,
Finirait par chanter vos lauriers et ses fers ;
Et vous iriez, ma sœur, trôner parmi les Muses.

Je comprends : comme à Laure, il vous faut des sonnets ;
Pour gagner mes chansons vous flattez mon plumage ;
Mais je sens les gluaux, je devine une cage :
Adressez-vous, ma chère, à d'autres sansonnets ;

Sirène, sous le flot cachez mieux vos écailles !
Friande de concerts qui nagez dans mes eaux,
De vos filets traînants j'aperçois les réseaux ;
Plongeur plus avisé que vous, je romps les mailles.

Soyons amants, madame, ou je deviens moqueur !
Le marché vous offusque ? Eh bien, petite fée
A la mode chinoise effrontément coiffée,
Vous n'aurez pas mes vers, vous n'avez plus mon cœur.

---

## L'HIVER

Il gèle : près du feu qu'importent les frimats?
Le confort, chez madame, a raison des climats.
Assise au piano dont les touches sont tièdes,
Elle joue, en prenant son thé comme intermèdes.
Eux, dans leurs brodequins bordés de petit-gris,
Ses bas ont chaud, malgré la glace dans Paris.
« Madame, oh! le bon feu de hêtre!
Que ce rondo sied à vos doigts!
Mais écoutez : sous la fenêtre,
Une pauvre femme sans voix
Nasille un pont-neuf d'autrefois;
Infirme, elle est nu-pieds peut-être. »

Il gèle : près du feu le bébé, ses amours,
Sur l'hermine en tapis porte en roi le velours.
Monsieur bébé dodine un pantin, son Pylade
Fourré, frisé, joufflu, mais qu'il croit très malade ;
Aussi, le cher Oreste embrasse son ami,
Le console, le berce et le juge endormi.
« Madame, oh ! le bon feu de hêtre !
Votre poupon est-il douillet !
Mais regardez : sous la fenêtre,
Devant la femme un enfant laid,
Affublé d'un hideux collet,
Tend sa sébile, le triste être ! »

Il gèle : près du feu, le favori Médor
Finit son déjeuner entre les chenets d'or.
Mollement étendu sur l'ample chancelière,
Il grignote un biscuit, d'une dent familière,
Avec cet air blasé d'épagneul céladon
Que sa maîtresse admet la nuit sous l'édredon.
« Madame, oh ! le bon feu de hêtre !
Votre chien est bien exigeant.
Mais voyez donc : sous la fenêtre
Un vieux caniche intelligent

Se frotte au chétif indigent
Pour dégourdir un peu son maître. »

Il gèle : loin du feu qu'importent les hivers?
Les heureux vont sortir en voiture, et couverts
De cygne, d'astrakan, de martre zibeline.
Dans la cour les attend, chaude aussi, la berline ;
Puis, la mère, le fils, le pantin, le tou-tou
Montent, emmitouflés des pieds jusques au cou.
« Vous qui laissez le feu de hêtre
Pour courir le Bois aujourd'hui,
La pauvresse vous voit paraître,
Elle s'approche; donnez-lui.
Mais déjà vos chevaux ont fui;
S'il gèle, qu'elle aille à Bicêtre! »

---

## SCÈNE DE PARC

Que j'aime à voir le lierre, en guirlande incrusté,
Verdir le piédestal d'une divinité !

Devant une statue
Presque nue,
Oubliée à l'écart dans le Grand Trianon,
Deux sots se lamentaient de la trouver sans nom ;
Mais ils se gardaient bien de remarquer ses grâces.
— Arrivent deux amants qui causaient à voix basses :
Car ce vieux Trianon attire encor parfois
Les soupirs des amours comme au temps de ses rois.
Près du socle, passant derrière la déesse,
Le jeune homme idolâtre arrêta sa maîtresse.
« Ma chère, lui dit-il, regarde, te voici ! »

La belle dame ailleurs se montrait-elle ainsi?
Pour réplique, un baiser tint la chose secrète.
Et déjà leurs propos, avides de retraite,
Se dérobaient lascifs
Sous les ifs.

— Eux, les sots, arrachaient la guirlande de lierre
Et lisaient : Callipyge — ô bonheur! — sur la pierre.

---

## LA GLOIRE

J'entends prôner les galas de la gloire;
Mais, au banquet de l'Immortalité
Les connaisseurs grimaçant après boire,
J'ose conclure, ô Filles de Mémoire,
Que le nectar est un jus trop vanté,
Bon pour l'Olympe, et ne vaut pas le thé.
Lorsque chez moi la boisson japonaise,
Devant mon feu, remplit ma tasse anglaise,
Qu'un moins gourmet s'attable avec les Dieux!
Et si l'odeur de ma pipe moresque
Dans ma moustache erre en vague arabesque,
Au diable alors l'encens des glorieux!
— Petit rimeur, n'attirons pas les yeux,
Ou dans Paris je deviens une mode :
On me barbouille en beau fils sur flacons,

Pots à pommade, et sachets, et savons.
Chacun m'achète; est-ce assez incommode!
Comment me fuir? je m'aperçois partout,
Même imprimé sur mouchoirs : quel dégoût!
Restons obscurs, restons dans notre chambre,
Mon bonnet turc, mes babouches à l'ambre!
Quand je devrais, le front ceint d'un bandeau,
Deux fois trop grand taillé dans le carrare,
De mon colosse orner un château d'eau,
Avec l'emblème assommant — ma cithare;
N'insistez pas, citoyens; je déclare
Refuser net l'honneur du piédestal;
J'en suis fâché pour l'art monumental
Et pour l'orgueil de mon pays natal.
Affreux destin! garder une fontaine
Nu-pieds, nu-cou, nu-bras, à la romaine,
Pendant l'hiver; et l'été, sans chapeau,
Sous le soleil brûler dans son manteau;
Et puis finir, à ce jeu ridicule,
Par me surprendre en zinc chez mon portier,
Sous un beau globe, illustrant sa pendule...
Décidément je renonce au laurier.

---

# LES SUITES DE TROIS VERS

## SUR LE TABAC

. . . . . .
Et si l'odeur de ma pipe moresque
Dans ma moustache erre en vague arabesque,
Au diable alors l'encens des glorieux!

La Gloire (*Rimes galantes*).

Faits pour me desservir, mes vers, race mutine,
M'ont peint là, bien à tort, aimant la nicotine.
Que volontiers s'abuse un poète esseulé!
Coiffé d'un fez, chaussé de babouches moresques,
Faux émir, j'aurai pris des poses pittoresques
Et cru voir sous mes yeux brûler un narguilé!

Moi qui recommandais Vénus à ma maîtresse,
Quel oubli! proclamer, dans ma molle paresse,
Le tabac turc meilleur que l'encens de mes Dieux!

Comment rendre à quel point ma dame me fit honte ?
« Quoi ! monsieur, disait-elle, un servant d'Amathonte
S'empoisonner le souffle en valet de bas lieux !

— Amour, je n'ai fumé — vrai ! — qu'avec une plume,
Criais-je, en l'attirant, fidèle à ma coutume.
— Non, monsieur, reculez, j'exècre le tabac.
Et vous chantez Vénus ! Que je plains sa statue !
Il faut bien qu'à vos mœurs le marbre s'habitue ;
Ici, rien que le mot me crispe l'estomac.

— Chère, avant de souffrir, goûte un peu ma moustache :
Si je mens, que ta bouche aussitôt s'en détache !
— Y pensez-vous ? goûter de ce poison amer ?
La couleur me suffit sur cette barbe rousse.
Monsieur le Grec, Cypris est fille de la mousse,
Adoptez une pipe en écume de mer.

— Mauvaise, pour juger, mets le nez sur ma joue,
Tu sauras qu'elle embaume ; allons, cesse ta moue.
— N'insistez pas, monsieur, je vais ce soir au bal.
Plutôt que de porter à l'Ambassade anglaise
L'odeur d'un cabaret, je veux, ne vous déplaise,
Sentir pour mon danseur l'extrait de Portugal. »

La dame, heureusement, sourit malgré ses frimes.
J'ai gagné mon procès ; mais vous, mes pauvres rimes !
Quand sa main par hasard frôle les vers fumeurs,
Même encore aujourd'hui, ses doigts, son nez, sa bouche,
Dans son mouchoir brodé tout se frotte ou se bouche,
Et l'on répand dans l'air une eau de parfumeurs.

Inédit.

---

## JUILLET

*A .....*

Le mois des blancs peignoirs, cher aux seins demi-nus,
Juillet et ton corsage ouvert sont revenus,
Belle aux rengorgements de colombe amoureuse;
Quittons dès ce matin les tapis d'Aubusson,
Viens piétiner de l'herbe et froisser la moisson,
Campagnarde aujourd'hui de l'école de Greuse.

Emprunte à *l'Accordée* un abandon coquet;
Relâche ton fichu, que j'y mette un bouquet;
Nous allons rappeler les promis de village.
Exprès j'ai revêtu ma veste de chasseur;
Mais pense qu'à mon bras on te croirait ma sœur,
Donnons-nous donc la main durant tout le voyage.

Pour cueillir des bluets nous suivrons les oiseaux
Sous les épis voûtés; certes dans ces berceaux
Les baisers défendus seront de bonne prise.
Le fermier soupçonneux, qui surveille alentour,
Verra frémir son blé sans deviner l'amour;
Nos plaisirs passeront pour l'effet de la brise.

Midi nous conduira vers l'ombragé Meudon.
Alors, comment goûter? parbleu, sur le gazon.
L'offre te semble-t-elle un peu trop roturière?
Va, quand son chevalier propose en tapinois
La dînette de poche à porter dans le bois,
La plus marquise accepte et mange en couturière.

Où poser nos gâteaux? mon Dieu, sur tes genoux.
Quoi! sans nappe! empruntons ta jupe de dessous.
Un arbre fournira le service de Sèvres.
Aimes-tu le gibier? les bois ont du chevreuil;
Quant au vin, j'ai choisi deux pêches de Montreuil;
Mords dedans, je boirai ma part entre tes lèvres.

Que nous faut-il encor? N'est-ce pas ton avis
Qu'il faut par les sentiers des lapins seuls suivis

Aviser pour la sieste une étroite cachette?
Viens, je veux découvrir un réduit, mais si frais
Qu'en ce mois, délectable à l'ombre des forêts,
Tu trouveras mon nid meilleur que ta couchette.

---

## JANVIER

*A .....*

O terribles débuts des janviers à Paris!
Où cacher nos amours, ces pigeons ahuris?
Dans nos robes de chambre enfermons-nous, mignonne.
Donne à Manon campos; et faisons-nous un jeu
D'apprêter la dînette ensemble auprès du feu;
Mais gardons-nous d'ouvrir si quelquefois on sonne.

Sur notre tapis vert nous sommes dans les prés :
Ce pain blond représente un champ d'épis dorés;
Le vin rouge est un cru, celui de l'Hermitage;
Plus loin, sous le cresson, gîte un jeune perdreau;
Enfin, au dernier plan, remarque un vieux château,
Ce nougat crénelé. — Quel gentil paysage!

L'eau bout pour la théière ; écoute sa chanson :
On dirait un bouvreuil, ou plutôt un pinson. —
Çà, mon cœur, ton divan vaut-il pas la fougère?
Côte à côte placés, ne nous sentant plus qu'un,
Devant la même assiette ayons tout en commun,
Puisqu'aux prés les dîneurs n'ont plus de ménagère.

J'ai fleuri ton alcôve : admire sa gaîté.
Après dessert, sais-tu? prenons là notre thé;
L'endroit, de gaze enclos, figure une charmille
Pendant que tu boiras la tasse à petits coups,
Les furtives douceurs viendront à pas de loups
Câliner nos amours, ces pigeons en famille.

Et du sein des hivers, sur l'oreiller, je veux
Battre encor les buissons, perdu dans tes cheveux;
Ta forêt de cheveux que la verveine embaume,
Délivrons-la du peigne, et nous l'embrouillerons
Afin de nous rêver parmi les liserons,
Sous un feuillage épais d'où s'échappe un arome.

Mais entends-tu le vent hurler contre les murs?
Ma chérie, en janvier les bois ne sont plus sûrs :

Peureux, frileux, douillets, hivernons dans la plume;
Et, comme un nouvel an ne va pas sans cadeaux,
Échangeons, sous le ciel des bleuâtres rideaux,
Un long baiser, si long que la nuit s'y consume.

---

## LE DOMINO

Le mignon domino m'a glissé de la main,
Me laissant son adresse et l'heure pour demain. —
Succès de bal de nuit, conquête mensongère;
Bien naïf qui, le jour, se rend chez l'étrangère!
Mais je tiens à le voir démasqué, ce démon.
Midi sonnant, j'arrive; on m'annonce—un faux nom—;
J'entre avec un bouquet, conduit par la soubrette...
Personne! Dès le seuil du boudoir je m'arrête :
Où suis-je là, Seigneur? A qui ce mobilier
Si grave, qu'il m'en donne un froid particulier?
On sent très bon ici; pourtant tout y respire
Les mœurs d'une beauté qui brilla sous l'Empire.
Luxe ratatiné, vieillot malgré l'iris,
Pourquoi me parlez-vous de femme en cheveux gris?

Ce portrait par Prudhon, jeune et la gorge nue,
Serait-il par hasard mon aimable inconnue?
Alors le compte est clair : la belle de ce temps
Doit avoir cejourd'hui, pour le moins, soixante ans.
Parbleu! j'en aperçois la preuve incontestable,
Sa tabatière en or, là-bas, sur cette table.
Fi! la laide, intriguer un honnête garçon
Au bal de l'Opéra, sous un loup polisson!
Eh! maladroit, qu'avais-je à lui serrer la taille!
Il s'agit maintenant d'engager la bataille,
De plier le genou sur ce coussin bouffi,
D'offrir mon lilas blanc, que sais-je encore! Ah! fi!
Sauvons-nous. Non, je veux me montrer petit-maître,
Et rire à ses dépens lorsqu'elle va paraître.
— Devant la cheminée, un fauteuil de repos
Chauffe sa corpulence en me tournant le dos.
Je m'approche du feu pour m'asseoir et m'étendre...
Là, comme un chat, blotti, mon masque est à m'attendre.
Le mignon domino lève sur moi les yeux,
Et me dit par les trous du velours captieux :
« Ma grand'maman, monsieur, pendant l'hiver voyage;
Lise sa bonne, et moi, nous gardons le ménage.
J'ai voulu m'amuser le soir du mardi gras :
Lise marchait derrière, il me fallait un bras,

J'ai pris le vôtre alors. Pardonnez-nous la suite. »
Le loup tombe à ces mots... Dieu, la belle petite!
Mais fillette et grand'mère, hélas! font même jeu :
Soixante ans, c'était trop; quinze, hélas! c'est trop peu.
Que répliquer? Allons, le devoir s'interpose;
Sermonnons la suivante et l'enfant, — mais en prose.

Puis, après sa leçon, le père Loriquet
Prend le loup et s'esquive en laissant son bouquet.

---

# WATTEAU

A PROPOS DE

L'EMBARQUEMENT POUR L'ILE DE CYTHÈRE

Oui, Watteau se vend cher; le luxe l'accapare
Pour son côté badin élégamment bizarre.
S'agit-il de meubler les salons rococos?
La palme lui revient parmi les bibelots :
A lui le clou central entre deux girandoles
Au-dessus de l'armoire où les frêles idoles,
Les Nymphes, les Sylvains, les Amours, Dieux poucets,
Des Gilles maquillés partagent le succès.
Il faut voir ce triomphe entouré de rocaille,
Quand sur un canapé du bon temps de Versaille
L'acquéreur se prélasse, et vous dit d'un ton sot
Quel prix phénoménal a coûté son Pierrot!

— Voilà comment le peintre, aimé de la finance,
Chez un banquier parade avec extravagance.

« Maître, ah ! plutôt daignez, loin de ce vain éclat,
Secourir votre école, hélas ! tombée à plat.
Malgré *Léonidas,* en dépit des *Sabines,*
L'art papillonne encore autour des Colombines ;
Mais ce genre éconduit les crayons maladroits :
Les corsages mutins repoussent les gros doigts,
La grâce se dérobe et, fière, attend qu'au Louvre
Dans votre *Embarquement* un plus fin la découvre.
Maître, à ce délicat dites comment on plaît ;
Dévoilez vos moyens devant son chevalet :
Par un jour réservé d'étude solitaire,
Indiquez de quel golfe on se rend à Cythère ;
Montrez le port ombreux où les Amours marins
Entraînent vers leur nef les couples pèlerins.
Beau pays ! Jusque-là quel sentier faut-il prendre ?
Sous quels cieux fleurit-il, cet empire du Tendre ?
Jamais les eaux n'ont pu fertiliser ces bords,
Ni l'horizon offrir ces pics d'azur et d'ors.
Quel mirage ! Et pourtant, merveilleuse peinture !
Vos charmantes erreurs attirent la nature :
On aperçoit là-bas, dans les lointains trompeurs,

Son soleil véridique éclairant vos vapeurs. —
Donneur de rendez-vous près d'un faune en albâtre,
Vous qui, sur le gazon où la Fable folâtre,
Assortissez les vœux avec l'aimable but
De porter à Paphos les baisers, leur tribut ;
O vous, dont le pinceau, flatteur sitôt qu'il touche,
Suit partout son caprice et jamais n'effarouche,
De quel sang de duchesse animez-vous la chair
Sur ces minois fardés, sur ces gorges à l'air ?
Et ces galants, ravis avant tout d'être eux-mêmes,
Sont-ce pas des seigneurs jouant sous des emblèmes,
Assurés de fléchir — avec quel abandon ! —
Les dames de la cour douces à Cupidon ?
Si vos modes souvent frisaient le ridicule,
Dans ces nippes du moins comme la taille ondule !
Qu'ils frétillent d'esprit, ces atours singuliers !
Et qu'ils semblent polis, ces gestes familiers !
Comme chacun promet, comme chacune écoute !
Comme on s'entend déjà pour embellir la route !
— Cependant qu'une encor simule des hauteurs,
On muse ; eux, les marins, gourmandent ces lenteurs...
Oh ! laissez à jamais se dérouler la bande
Du faune jusqu'au port, ainsi qu'une guirlande !
Laissez les bras s'unir, les regards s'attacher,

Vers un égal espoir les groupes se pencher,
Et ces touffes de cœurs noués, faisant la chaîne,
Suspendre leur départ, retenus sous un chêne, —
Pour qu'artiste attiré par votre enseignement
Toujours on soit au Louvre avant l'embarquement !
— D'ailleurs, vos travestis, pèlerins d'aventure,
Ont, comme vos décors, l'idéale facture ;
Nul, parmi les Français, ne les aura connus,
Pas plus que les vieux Grecs ne voyaient les Dieux nus ;
Mais Phébus et Pierrot, Cypris et Colombine
Auront mêmes destins, ayant même origine ;
Aussi, tant que Vénus sur l'Olympe neigeux
Sourira, dans vos parcs folâtreront ses jeux.

« Aujourd'hui vous régnez entre les girandoles,
Chez les riches prisé pour vos habits frivoles ;
On aime, en s'engluant les lèvres de vains mots,
Vous montrer payé cher, cloué sur ses trumeaux.
— Moi qui ne vous ai pas dans mon humble ménage,
Je conduis ma maîtresse à ce pèlerinage,
Heureux si je savais, par mon culte attendri,
Vous venger des banquiers, ô grand homme amoindri !
Avec vos amoureux qui vont quitter la terre
Nous comptons, nous aussi, gagner bientôt Cythère ;

Nous aussi, retenus sous l'effet de votre art,
Couple épris, nous aimons ralentir le départ.
Le rimeur, incliné vers sa dame attentive,
Célèbre l'idéal poétisant la rive,
Et, devant ce chef-d'œuvre estimé son vrai prix,
Nous vous livrons notre âme et tendons deux esprits.
Puis, quand de s'éloigner l'heure sonne à l'horloge,
Adieu donc! mais Paphos est l'endroit qui nous loge :
Nous allons, nous sentant conduits par vos Amours,
Où leurs horizons bleus sont nos réels séjours.
Là, dans les voluptés dont vous êtes le maître,
Loin des fades salons, osez vous reconnaître ! »

---

## A PROPOS

## DE LA PLANÈTE LEVERRIER

*A ma Dame.*

Que sont mes lauriers de poète?
T'en couronner, ma dame, est un honneur douteux;
Mieux vaut, pour te l'offrir, chercher une planète. —
Je pars; suis mon vol de tes vœux.

Au bleu profond jetons la sonde;
Fouillons l'immense éther. — Céleste aventurier,
J'ai trouvé, je reviens, j'apporte un nouveau monde :
Tiens! ne parlons plus de laurier.

Comme un César, femme que j'aime,
Sur un globe conquis pose ton bras charmant;
Ou dans ta chevelure, au lieu d'un diadème,
Montre un astre du firmament.

O dispensateur astronome !
Quand les flambeaux de l'air portent les noms des dieux,
Que ma planète à moi d'un nom mortel se nomme :
Maîtresse, règne dans les cieux !

Je rêvais, pardon, ma chère âme ;
C'est toi le feu divin qui me leurre en ces vers :
J'ai pris pour une étoile un regard de ma dame,
Et tes grands yeux pour l'univers.

---

## SCÈNE D'INTÉRIEUR

Deux chenets — des Amours, — l'un flûteur, l'autre archer,
Veillaient devant le feu d'une chambre à coucher.
Dans l'âtre, un morceau d'orme, une théière anglaise,
Laissés seuls, gémissaient sur leur commun malaise;
Si bien que chaque Amour, une oreille au Péko,
Une oreille à la bûche, écouta ce duo.

(Entre nous, l'histoire est réelle :
Je me trouvais dans la ruelle.)

L'orme écumait :
« Quel sournois que mon maître!
M'appeler le doyen
Des arbres de son bien,
Et m'écharper, le traître ! »

Le thé fumait :
« Moi, monsieur m'édulcore.
Mais, ce soir, quel ennui!
J'attends trop après lui,
Mon parfum s'évapore. »

L'orme sifflait :
« Il m'amenait sa belle ;
Je leur servais d'ombrelle.
Quoi! me brûler pour elle! »
Le thé soufflait :
« Ils sont là sur la plume ;
Et mon eau se consume!
Je tourne à l'amertume. »

L'orme éclatait :
« Plus de goûters sur l'herbe,
O ma voûte superbe! »
Le thé chantait :
« Quand le Péko graillonne,
Qui donc en boit? Personne! »

L'orme criait :
« Au feu! gens de l'alcôve. »

Le thé fuyait :
« Bonne nuit ! je me sauve. »

L'orme croula.
Le thé coula.

Leurs voix avaient fini par se mieux faire entendre :
Sous les pinces d'acier l'un croulait dans la cendre ;
L'autre, bouillant, coula dans les bols japonais. —
Alors quelqu'un posa sur les Amours chenets
Deux petons nus, et dit : « Pouah ! que ton thé m'amuse,
Toi qui viens m'embrasser pendant que lui s'infuse ! »

(Rien de plus vrai, car, entre nous,
La dame était sur mes genoux.)

---

## A GROS-JEAN

Gros-Jean, la nature est ta ménagère ;
Elle aide son homme à gagner des sous.
Ensemble, élevez les ruminants roux,
Arrosez, chacun, l'herbe potagère.

Pour moi la campagne est une étrangère
Qui m'attire où l'ombre offre un sentier doux.
Je l'adore une heure, et le rendez-vous
Finit volontiers sur de la fougère.

A toi tout le fruit ! Rentre dans tes frais
De bonne semence et de riche engrais.
Pourtant de ton bien j'ai la part heureuse :

Épris de la terre en joli garçon,
Je lui prends sa fleur au pied d'un buisson. —
Maître Jean, ta femme est mon amoureuse.

Inédit.

## SI JEUNESSE SAVAIT

## SI VIEILLESSE POUVAIT

Si jeunesse savait ce que vaut la jeunesse,
Comme les jeunes gens tiendraient à leur maîtresse !
Comme ils se garderaient d'invoquer la raison
Pour délier les nœuds par une trahison !
Chacun se cloîtrerait dans le bonheur de plaire ;
Vous n'y pourriez plus rien, paternelle colère.
Le fils, impitoyable en sa félicité,
Répondrait : « Hors l'amour, tout n'est que vanité. »
Et les doux cavaliers, les dames désireuses,
Roucoulant deux à deux les églogues heureuses,
Dépenseraient leur âge en d'éternels conflits
Sous la voûte des bois et le dôme des lits.

— Si vieillesse pouvait réparer la vieillesse,
Comme les bons vieillards entreraient en liesse !

Comme ils déclineraient l'honneur des blancs cheveux,
Pour disputer la femme aux blondins, leurs neveux!
Vous avez beau flamber, feu de l'adolescence,
Il vous faudrait compter avec leur renaissance :
Car alors on verrait ces galants reverdis,
Aussi verts qu'autrefois, mais plus fins que jadis,
Raffiner les moyens dans l'art de bien s'y prendre ;
Et les dames alors, n'osant plus se défendre,
Se rendraient à merci dans d'éternels tournois
Sous le dôme des lits et la voûte des bois.

Si jeunesse savait ce que vaut la jeunesse;
Si vieillesse pouvait réparer la vieillesse ;
Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait,
Quels conflits, quels tournois, sur l'herbe et le duvet!

---

## LES TROIS JOURS GRAS

### I

Auguste Polymnie, austère Calliope,
Noble Érato, souffrez qu'on rie ainsi qu'Ésope. —
J'entends les cors du Carnaval
Sonner les fanfares nocturnes;
Vierges, laissez vos froids cothurnes,
Et descendez du piédestal.

Vous, Ode, Épopée, Élégie,
Qui les drapez en effigie
Dans la majesté du péplum,
Cachez votre aigreur, si ma guise
Durant les jours gras les déguise
Sans respect pour le décorum.

II

J'ouvre boutique de toilettes.
— Muses coquettes,
Je tiens les mouches et le fard ;
J'ai, de hasard,
Exprès couché sur mes tablettes,
Un lot d'atours
Hérités de nos vieilles cours.
Belles, partagez-vous ce luxe et ces trois jours.

III

A qui Dimanche? A Polymnie
D'oser la première choisir
Parmi les nippes du plaisir.
Pardon, Phébus, dieu d'harmonie.

« Évoque donc François Premier,
Dit la Déesse au costumier,
Pour un soir j'emprunte sa mode :
Ote-moi les lauriers de l'Ode.
Je veux tout, depuis le bonnet

Jusqu'aux chaussures d'un Sonnet
Tel que Ronsard en accommode. »

SONNET

Selon l'ordre prescrit mettez votre trousseau :
La toque dont Chambord coiffait la Renaissance;
L'agrafe et le collier imités de Florence
Alors que les Toscans hantaient Fontainebleau.

Marbre blanc ce matin, ce soir brune Isabeau,
Portez la vertugade, et, donzelle de France,
Dans le brocart lamé gonflez votre apparence,
Comme un paon sous l'azur éployé fait le beau.

Puis, acceptez les gants cousus de chamarrure;
N'omettons pas non plus d'entrer dans la ceinture
La châtelaine où pend votre aumônière d'or;

Enfin, sous les crevés découpés en amande,
Que vos souliers camus sachent la Sarabande,
Quand le son du rebec va la conduire encor.

— Le lustre flamboie;

Muse, suis ma joie
Au bal de nuit...
— Le soleil se lève ;
La danse fait trêve...
Rentrons sans bruit.

## IV

Pour le Lundi, seconde fête!
A qui le travestissement?
A Calliope. Dieu clément,
Que Phébus détourne la tête.

« Sous Louis le Grand je voudrais,
Dit la Piéride, être à grands frais
La favorite de Versaille.
Voile mon clairon de bataille,
Plus d'Épopée! en carnaval;
Aux agréments d'un Madrigal
J'offre mon front, mes pieds, ma taille. »

### MADRIGAL

Eh bien, prenez à ce fier passé-là
Le plus vanté de ses costumes :

Sur le chignon, marquise de gala,
Montespan, attachez vos plumes.
Allons, madame, adoptons ces paniers,
Et tolérez, ce fut l'usage,
Que les jumeaux du lampas prisonniers
Quittent demi-nus leur corsage.
Comme il faudra planer dans un salon,
Tendez le pied, que l'on vous chausse
D'argent tissé, monté sur un talon
Dont l'écarlate vous exhausse.
N'oublions pas la bouffette, un bijou!
Et, si l'on danse la Courante,
Un négrillon qui vous vient au genou
Retroussera la traîne errante :
— Mettons en Turc ce nain... je ne sais d'où.

— Le lustre flamboie;
Muse, suis ma joie
Au bal de nuit...
— Le soleil se lève;
La danse fait trêve...
Rentrons sans bruit.

V

Pour le Mardi, payons d'audace :
Vous, Érato, poussez à bout
L'art mensonger du mauvais goût!
Phébus se couvrira la face.

« A moi l'époque du Régent!
Dit la Vierge; rimeur changeant,
Je serai bergère accomplie.
N'écoute plus que ta folie :
Traite l'Élégie en Rondeau,
Cache ma lyre, et que Watteau
Trouve ma tournure jolie. »

RONDEAU

D'abord du musc : cette rose pompon,
Dans vos cheveux noués comme au Japon,
Doit en avoir, ou n'est pas naturelle.
Et poudrez-vous, pimpante pastourelle;
Du fard, après, sur ce minois fripon.
Çà, maintenant, donnez-moi du crépon,

De quoi glisser sous la cotte un tampon;
Bouffez, bergère, ou Vénus me querelle.
D'abord du musc.
Votre éventail montre un Amour poupon
Nu, brandissant contre vous un harpon;
Ripostez-lui d'un œil de tourterelle.
Et sur un air instrumenté pour elle
Que la Pavane enfle votre jupon!
D'abord du musc.

— Le lustre flamboie,
Muse, suis ma joie
Au bal de nuit...
— Le soleil se lève;
La danse s'achève...
Assez de bruit!

## VI

Auguste Polymnie, austère Calliope,
Noble Érato, fuyez le plaisir interlope :
J'entends l'airain sacerdotal
Sonner le mercredi des Cendres.

Le péplum brodé de méandres
Vous attend sur le piédestal.

Vous, Ode, Épopée, Élégie,
Réintégrez chaque effigie
Dans ses solennels attributs;
Et je remplirai le carême
Des pénitences d'un poème
Contrit de mes mondains abus.

## VII

Arrière, élégances fanées
Par les années :
Joyaux éteints, tissus roussis,
Parfums rancis!
Quittons ces modes surannées
Pour du nouveau.
— Sonnet, Madrigal et Rondeau,
Débitez à l'écart vos vers de damoiseau.

---

## QUERELLES

Souvent ma mie et moi nous sommes en querelle.
Je me défends d'aimer les vieux meubles; mais elle,
Elle irait dénicher le chêne vermoulu,
Plus loin que Dagobert. Ne m'a-t-il pas fallu,
Coulant cette fois-là, pour la paix du ménage,
Souffrir dans notre alcôve un grand lit moyen-âge
Décoré des revers de ce pauvre Abélard!
Ou bien, l'on murmurait : « Tu peux dormir à part. »
Rêvez-vous donc, la nuit, couché sur de l'ivoire
Où l'on a peint Vénus et sa galante histoire,
Pour trouver au réveil, sur le chevet sculpté
Un confrère en amour de la sorte amputé!
Il m'agace à la fin, ce lit par trop gothique :
Volontiers je le brusque; et dame! elle se pique.

N'eut-elle pas un jour le front de le venger
En fourrant un pétrin dans la salle à manger!
Pensez si je boudais. « Quelle humeur détestable! »
Fit-elle; et depuis lors nos mets viennent sur table
Dans les plats rocailleux de Bernard Palissy.
J'ai beau me plaindre, on dîne à la rustique ici.
— Qui nous verrait vanter sans jamais nous entendre,
L'un ses bronzes romains, l'autre ses grès de Flandre,
Jugerait malsonnants nos aigres-doux propos.
Que sert de raconter la fable des deux pots?
L'exemple n'y peut rien : la canette de terre
Se risque étourdiment contre l'airain austère.
— Certes, les délicats sont des gens malheureux. —
Aujourd'hui cependant s'annonce en amoureux :
La finaude alanguit ses airs, fait la madone,
Et m'appelle cher ange. Aussi, Dieu me pardonne,
Je la mène acheter, ô vandale, un bahut.
Triomphez désormais, suppôts de Belzébut :
Crapauds, chauves-souris, couleuvres, salamandres,
Souillez nos meubles d'art de vos hideux méandres!
— Est-ce tout? Non : ma dame attend de mes bons soins
Deux lézards empaillés, pour occuper deux coins.
J'objecte la vermine, et ça sent la momie.
« Nous camphrerons, dit-elle. — Assez, ma chère amie!

Je déménage, adieu! sans prendre ton avis,
Je m'en vais sous la frise habiter vis-à-vis.
De là, sur le balcon où tu vois des acantes,
Je crîrai vers le tien : Voisine qui brocantes,
Ton bahut, ton pétrin, tes plats, ton lit surtout,
— Cherche après les lézards! — sont de bien mauvais goût. »

---

## LOINTAIN

Qu'il me plaît d'abriter, à l'ombre de ce livre,
Un souvenir
Qu'une pâle élégie embaume et fait revivre
Pour l'avenir !

Sur les chemins du cœur sans repos je voyage ;
J'ai beau marcher,
Derrière, à l'horizon j'ai toujours ce village
Et son clocher

Et la simple maison couvant la solitude
Dans son pourpris.
D'ici je vois encor le signal d'habitude
Au volet gris.

Le maître aurait bien pu transformer en parterre
La triste cour,
D'un jardin dessiné comme ceux d'Angleterre
Parer l'entour;

Seuls les graves pommiers laissaient pendre leurs branches
Vers le sol dur,
Seul un vieux cep donnant de pauvres grappes blanches
Ornait le mur.

Nulles fleurs! Si le vent avait semé par ruse
Un réséda,
Vite un couteau tourné contre la plante intruse
L'ôtait de là.

Et pourtant un bouquet égayait une chambre,
Toujours nouveau,
Qu'un vase entretenait, de janvier à décembre,
Toujours dans l'eau.

Ces roses du dehors pour qui fleurissaient-elles?
Qui les offrait?
J'avais quinze ans; l'amour croisa ses jeunes ailes
Sur mon secret.

Mais d'un premier désir qui perdrait la mémoire?
J'en tremble encor.
Ah! passez par mes vers sous une mante noire,
Vœux sans essor!

---

# L'ENTRÉE DANS LE MONDE

## CHANSON

« Plus de latin, mademoiselle!
Me voilà grand, je vous revoi.
Regardez bien : l'enfant fidèle
Qui dans vos bras cherchait pourquoi
Son cœur battait plus fort, c'est moi!...
Mais sur vos genoux, ô surprise!
Par un bébé ma place est prise.
— Monsieur, parlez bas, s'il vous plaît;
Il souffre de ses dents de lait.

— Comme autrefois, belle voisine,
Embrassez donc votre amoureux.
Pour un baiser, toujours câline,

Vous m'en rendiez chaque fois deux, —
Innocence des premiers jeux!...
Mais sur vos genoux, ô surprise!
Par un bébé ma place est prise.
— Veuillez, monsieur, parler moins fort;
La crise est passée, il s'endort.

— Me faisiez-vous lire une page;
En épelant fable ou chanson,
J'entrais un doigt dans le corsage,
Et vous disiez : « Gentil garçon,
« Profite bien de la leçon... »
Mais sur vos genoux, ô surprise!
Par un bébé ma place est prise.
— Taisez-vous, monsieur l'indiscret,
Ou l'enfant se réveillerait.

— « Sois sage, ajoutiez-vous, Sophie,
« Et tu deviendras mon époux. »
J'ai doublé ma philosophie;
De vos serments souvenez-vous,
Et tenez-les : marions-nous!...
Mais répondez à ma surprise :
Par qui ma place est-elle prise?

— Quoi, monsieur, n'en savez-vous rien?
Ce nouvel enfant, c'est le mien.

— Que m'apprenez-vous là, madame!
Alors le père est mon rival;
Ce monstre m'a ravi ma femme.
Voyez, j'en pleure. Ah! c'est égal,
Le bébé n'est vraiment pas mal...
Quelle abominable surprise!
Par un époux ma place est prise.
— Ne pleurez plus, petit mari;
Je suis veuve... Ah! vous avez ri! »

---

## LA VIE DE CHATEAU

*A Madame .....*

C'est un vaste héritage, orgueil de la Touraine,
Avec château gothique et vous pour souveraine :
Giboyeuse forêt, étangs empoissonnés,
Vergers où tout abonde, en jardin dessinés,
Grouillante basse-cour, une ferme modèle,
Sur les prés vingt chevaux d'attelage et de selle ;
Et là, nombreux amis — dont moi, votre féal, —
Animant sous vos yeux le séjour féodal.

La moisson terminée et la chasse permise,
Les gardes conduiront où le gibier remise.

Dès l'aurore debout, les tireurs matineux
Partent, suivis des chiens, armés de Lefaucheux.
Dans les bois, les guérets, les ravins, les broussailles
On abat les faisans, les perdreaux et les cailles;
Ou bien tombe un chevreuil; ou le noir sanglier
De sa mort tapageuse ensanglante un hallier.

Silence autour du lac! Les paresseux, gens sages,
Pourvus de longs roseaux, exploitent vos rivages :
Comme un saule pleureur inclinés sur le bord,
On pêche un relevé de carpe à la Chambord.
— Mais combien j'aime mieux, vous suivant sous la treille,
Des fruits que vous cueillez vous tenir la corbeille;
Ou, sur l'échelle double assis devant le mur,
Vous tendre le dessert étincelant et mûr!

Quand la cloche a sonné son rappel, les convives,
Chasseurs par les sentiers, pêcheurs le long des rives,
Vendangeurs dans le clos, chacun se hâte; bref,
L'appétit nous rassemble. — Honneur à votre chef!
Grand homme, quels menus! aussi quelle frairie!
Et les vins! les meilleurs que donne la patrie.
Souffrez que je célèbre, ô reine du festin,
La jeune venaison et le vieux Chambertin.

De la salle à manger, on va dans la tonnelle
— Nouveau décaméron — conter une nouvelle,
Et réciter les vers exprès pour vous écrits,
Dame, source de grâce où puisent nos esprits.
D'autres fois on s'amuse à lire un mélodrame
Qu'interrompt sans pitié quelque folle épigramme ;
Plaisanter du pathos, sous un berceau, l'été,
Vaut bien s'en attendrir, l'hiver, à la Gaîté.

Et l'on sort à cheval. — Là-bas sur la colline,
Derrière un cèdre noir, le soleil roux décline ;
Revêtez l'amazone et gagnons la forêt,
La vôtre. — Ici, le rire éprouve un temps d'arrêt,
Car vous devenez grave en visitant ces hêtres,
Colosses plantés nains par les preux vos ancêtres
Dont les portraits bardés, luisants d'antiques ors,
Tapissent de guerriers vos larges corridors.

Au retour on s'habille : il est chez vous de mode
Que l'on dîne en toilette élégamment commode.
— Puis, le salon flamboie : on joue, on triche un peu
Et les gages payés, profits du petit jeu !
Et les valses ensuite ! et les succès immenses,
Quand, seule au piano, vous chantez vos romances ! —

Enfin, après le thé s'allument les bougeoirs,
Il est tard, on se quitte : ah! les joyeux bonsoirs!

Tel septembre chez vous coule comme une idylle,
Jusqu'au triste matin du départ pour la ville.
Alors les postillons arrivent ; les grelots
Résonnent, bruit sinistre ; on retient ses sanglots.
Las! dans vos murs, le cœur avait pris comme un lierre.
Mais il faut s'arracher, madame hospitalière :
— Adieu!... Qui donc de nous, déjà loin de ces lieux,
Ne sent qu'il a laissé son âme en ses adieux?

---

## UN VIEILLARD

Il a reçu des ans la calme majesté ;
Mais l'aimable vieillard y mêle la gaîté,
Et, de ses soirs d'hiver nous faisant une fête,
Veut que les cheveux blancs soient des lis sur sa tête.
Un moins sage que lui resterait près du feu
A gronder sa servante, à bouder son neveu ;
Lui se plaît dans les bals où le beau monde danse :
Le gant paille à la main, sa dernière élégance,
Il sourit ; et s'il parle, il cause d'aujourd'hui,
Jamais du temps passé, car le passé c'est lui.
Daignez l'interroger ; le moindre égard le flatte :
Sa réplique a toujours la forme délicate ;
Il sait ; et néanmoins ce penseur de bon goût
Devant votre ignorance aime hésiter sur tout.

— Aussi, lorsque parfois je le trouve en soirée
Cherchant dans nos salons la jeunesse dorée,
Et que là des muguets prennent un air grognon,
S'éborgnent pour braquer sur chacun leur lorgnon,
Parlent de toute chose avec irrévérence,
Et du ton des jockeys font une mode en France,
Je rougis d'être jeune et l'attire à l'écart,
Pour cacher notre siècle à l'aimable vieillard.

---

## MADAME ***

Quelqu'un m'a demandé le nom de ma maîtresse.
Pourquoi pas son adresse?
Et, sans autres façons,
Pourquoi pas l'habiller de rien dans mes chansons?
Le tour irait peut-être à mon étourderie;
Mais jugez, je vous prie :
Ma dame a-t-elle époux?
Monsieur est-il tireur? Supposez-le jaloux :
Il prend mon livre, il voit sa femme, sans costume,
Comme en un lit de plume
Entrer dans mes couplets...
Rendez-vous à Vincenne avec ses pistolets :
Un! deux! trois! le mari me brûle la cervelle.
— Serait-on demoiselle?

Eh bien, que mon recueil
Nous montre au naturel, d'accord dans un fauteuil :
Le père, qui comptait se meubler la mémoire
De quelque honnête histoire,
Coupe mes feuillets, lit ; —
Plaignez les amoureux pris en flagrant délit.
Colonel retraité, papa, rageur féroce,
Manigance une noce :
La peur de son fleuret
Me traîne à la mairie en frac. Soyons discret.
— Voulez-vous m'objecter que j'aime une danseuse ?
Plus de chance onéreuse !
Que craindre ? on la verra,
Ce soir, lever la jambe aux ciels de l'Opéra.
Permettez cependant : si la belle a voiture,
Hôtel tout en sculpture,
Opulents superflus :
Qui paye ? est-ce vous ? Non. Eh bien, ni moi non plus !
Or, que dans mes refrains, la favorite ingambe,
Sans maillot sur la jambe,
Hasarde un entrechat :
Le saut fait, l'infidèle a perdu son pacha.
Adieu, maison princière, élégant équipage !
A pied l'on déménage ;

La victime des vers
Accourt chez le conteur abriter ses revers.
Et des pleurs, et des cris. Non pas ! non pas ! la rime
Gardera l'anonyme,
Et la diva l'hôtel.
Pour ma part, né malin, je prétends rester tel.
— Mais vous qui souriez, madame Trois-Étoiles,
Comme à travers des voiles
Sous ce plaisant fracas ;
Qu'avez-vous de commun avec mon triple cas ?

---

## LES DEUX MASQUES

Masque de l'idéal, que l'antique burin
Pour exprimer la Muse imagina d'airain,
Toi qui faisais passer par ta bouche sonore
Les tragiques accents dont la Grèce s'honore,
Montre-nous Castalie au pied du double mont,
Grand masque, et j'entrerai mes tempes dans ton front;
J'emplirai de regards tes paupières désertes,
J'accolerai ma rime à tes lèvres ouvertes ;
Je veux, donnant ton poids à ma légèreté,
Me croire un rejeton de haute antiquité.
— Mais faut-il donc qu'ici mes ivresses mondaines
Sollicitent les eaux des sublimes fontaines ?
Idéal, idéal, suis-je un Grec de hasard,
Païen dépaysé, Méléagre en retard,

Qui cherche ses aïeux et, fidèle à sa race,
Tourné vers l'Orient invoque le Parnasse?
Vains appels aussitôt oubliés sans chagrin,
Dans ce crâne vos voix n'éveillent plus l'airain;
Pendons-le comme emblème à la lyre d'Eschyle.
— Pour qui revêt son art d'une étoffe fragile,
Masque de l'idéal, tu n'es plus qu'un velours,
Simple loup, l'attribut des fantasques amours.
Quels ciseaux féminins ont taillé ce visage
Certes de peu de prix, n'était son tendre usage?
Les dames l'appliquaient, bien avant ma chanson,
A courir leurs exploits sous son air polisson :
L'aurais-je découvert, laissé là par mégarde,
Dans Boucher, dans Watteau? Qu'importe? je le garde.
Ma mine de galant s'est faite à ce minois;
Pour ajuster mes coups, j'ai ces deux trous sournois;
Ces lèvres, où la mode accroche une dentelle,
Comme un trait empenné lancent ma bagatelle;
Et si parfois j'amuse un cœur loin du banal,
J'emprunte mon succès à cet original.
— Oui, mutin, je vous dois ma frivole élégance;
Mais à votre ombre aussi j'ai trouvé l'arrogance
Contre ces malappris, friands de crudités,
Qui condamnent le goût aux plates vérités.

En dépit des candeurs qu'affecte la bohème,
Son réalisme au fond n'est qu'un piètre système :
Pour ses sophistiqueurs rien n'est beau que le laid;
Le hideux les ravit, la bassesse leur plaît.
O la stupide école ! abêtir la nature,
L'encanailler en vers, la crotter en peinture!
Masque de l'idéal, petit loup de velours,
Grimacez par dehors aux yeux de ces balourds;
Tandis que par dedans j'intrigue, sous la soie,
L'art ami de la grâce, et lui conte ma joie.

Tiré des *Dernières Élégances*.

---

## *AD SODALES*

Chansonniers mes amis, écoutez donc la prose :
« La poésie a fait son temps ;
Assez de vers, place au bon sens ;
Que ma voix désormais s'impose ! »
— Tant que la vigne et les buissons
Donneront le vin et la rose,
Poètes, donnez vos chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez donc encore :
« Le siècle est à l'utilité ;
Pour le bien de l'humanité
Que peut une rime sonore ? »

— Pour consoler leurs nourrissons
Les mères chantent dès l'aurore.
Poètes, donnez vos chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez la superbe :
« La France appelle les semeurs ;
Laisserons-nous ces vains rimeurs
L'entretenir de mauvaise herbe? »
— Les vierges durant les moissons
Chantent en bottelant leur gerbe.
Poètes, donnez vos chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez cette folle :
« Altérés de savants discours,
Les jeunes gens suivent des cours
Où les vers n'ont pas la parole. »
— La coupe en main, ces francs garçons
Chantent Lisette après l'École.
Poètes, donnez vos chansons.

Mes amis, mes amis, écoutez la demande :
« La muse apprend-elle aux cités
A défendre leurs libertés,
Elle esclave de qui commande? »

— Qu'un roi mérite des leçons :
C'est en chantant qu'on le gourmande.
Poètes, donnez vos chansons.

Chansonniers mes amis, n'écoutez pas la prose.
Égayez la ville et les champs;
Courtisez les heureux penchants;
Charmez qui peine ou se repose.
Tant que la langue aura des sons
Pour conjurer le sort morose,
Poètes, donnez vos chansons!

---

## SI

Si l'amant, seul au gîte, interroge mes vers
Sans qu'Éros lui décoche une flèche à travers;
Que mon livre lui fasse
Des bourres de fusil, et partons pour la chasse!

Si la dame me lit, seule sur l'oreiller,
Sans entendre en son cœur Cupidon frétiller;
Qu'au bord de sa marmotte
Chaque feuillet, ce soir, serve de papillote!

Si le couple s'amuse, en hiver, près du feu,
A goûter mes chansons sans qu'Amour soit du jeu;
Au feu! petit volume,
Flambez, qu'à la chaleur le plaisir se rallume!

---

## LE SANCTUAIRE

Vous avez un grand feu, des portes rembourrées,
Un tapis d'Aubusson, vos pantoufles fourrées;
Poète intermittent, les outils de votre art
Sur la table commode entourent le buvard :
Deux pigeons argentés vous tendent l'écritoire;
Les papiers sentent bon, et la plume est d'ivoire.
Que vous faut-il encor pour rimer de l'esprit?
Dicter? Faites! mon cher; votre maîtresse écrit :
Car on doit supposer à galant qui chansonne
Sa compagne obligée, une aimable personne
Qui, le jour, secrétaire en folâtre bonnet,
Assiste de ses doigts l'homme de cabinet,
Et la nuit, dans l'alcôve où la glace reflète,
Applique les leçons de son jeune poète.
Or, il fait jour, madame a pris place au bureau :
« J'attends, dit-elle; allons, chante, mon bel oiseau. »
Fort bien; mais qu'inventer sur un divan de soie?

Irez-vous batailler sous les remparts de Troie,
Fonder Rome, ou rôder dans le dantesque Enfer?
Non ; restez dans Paris, et, frileux pour l'hiver,
Nouveau Tityre, assis à la flamme du hêtre,
Célébrez le bonheur dont un dieu vous rend maître.
Tenez, octroyez-vous l'agrément fugitif
De conter vos succès. Muse, le beau motif!
— Sur ce, le souvenir déserte le ménage
Et dicte à votre scribe une intrigue volage.
Alors madame boude. On s'explique ; elle rit
Au péché de l'an mil, et le conte s'écrit.

Voilà pourquoi l'auteur, en terminant son livre,
Confesse que chanter lui plaît autant que vivre.
Ses loisirs de l'hiver, sans parler du printemps,
Des deux meilleurs amours ont eu le passe-temps :
Posséder muse accorte et maîtresse facile,
N'est-ce pas là goûter le ciel à domicile?

— Mais le soleil décline, ô Muse, assez rimer! —
Maîtresse, embrassons-nous, l'heure sonne d'aimer.

---

# TABLE DES PIÈCES

## ONYX


| | Pages |
|---|---|
| Dédicace | I |
| Avant-propos | III |
| Avertissement | 3 |
| *Quels que soient les ennuis* | 5 |
| Chimères | 7 |
| Le Mendiant | 8 |
| Le Portrait de la Joconde | 10 |
| A mon ami E. Boyer | 12 |
| Gourmandises | 14 |
| La Naissance de Vénus | 15 |
| A la Vénus de Milo | 16 |
| En voyage | 18 |
| A propos d'un mariage | 19 |
| A une dame virtuose | 21 |
| Discrétion | 22 |
| Essais de peinture | 24 |
| Idylle | 26 |
| Après lecture des poèmes du comte de V*** | 29 |
| Raphaël | 31 |

Pages

Traversée mythologique . . . . . 34
Au Bacchus antique. . . . . 36
Contre le Bacchus moderne. . . . . 37
La Métempsycose . . . . . 40
Dialogue. Un Roi, un Berger. . . . . 45
Platon. . . . . 48
Un Passant. . . . . 49
Le Jardin des Plantes. . . . . 52
A Monsieur Ingres . . . . . 54
Michel-Ange. . . . . 57
Souvenir de printemps. . . . . 58
Leçon d'esthétique. . . . . 61
De statuaire à grande dame . . . . . 65
A une petite demoiselle. . . . . 67
La Poésie en avril. . . . . 69
La Chaîne . . . . . 71
Fable. . . . . 73
Dépit amoureux. . . . . 76
Dialogue. La Charité, la Philanthropie. . . . . 77
Architecture. . . . . 79
A un moine de Zurbaran. . . . . 81
Images. . . . . 83
L'Ile de Beauté. . . . . 88
Au bal. . . . . 91
Les Tuileries . . . . . 93
Nymphée. . . . . 97
Ivresse au pied du vase Borghèse. . . . . 98
Fait au concert. . . . . 100
A un jeune sculpteur. . . . . 103
Le Voyage d'Italie. . . . . 105
A ma lectrice. . . . . 108
Rencontre d'une Canéphore. . . . . 111
A la Fantaisie. . . . . 113

## RIMES GALANTES

Pages

Avertissement . . . . . 117
Les Deux Nourrices . . . . . 119
Fleurs. . . . . 123
Élégance. . . . . 124
A une danseuse. . . . . 127
A un usufruitier. . . . . 130
Le Sermon . . . . . 132
Écrit sur un Almanach des Muses. . . . . 136
Le Premier Baiser . . . . . 138
La Comtesse. . . . . 140
A table. . . . . 143
Réponse . . . . . 144
Lustrations. . . . . 148
Une Flamme . . . . . 150
Promenade sentimentale . . . . . 152
Les Eaux. . . . . 156
Un Moment de sagesse. . . . . 162
École flamande. . . . . 165
Ma Vocation . . . . . 168
Et cependant . . . . . 172
Le Lait d'ânesse. . . . . 175
Noire et Blanche. . . . . 178
Cavalcade. . . . . 181
Retour de bal. . . . . 184
Visite à une dame coquette. . . . . 187
L'Hiver. . . . . 190
Scène de parc. . . . . 193
La Gloire. . . . . 195

Pages

Les Suites de trois vers sur le tabac. . . . . 197
Juillet . . . . . 200
Janvier. . . . . 203
Le Domino. . . . . 206
Watteau . . . . . 209
A propos de la planète Leverrier. . . . . 214
Scène d'intérieur. . . . . 216
A Gros-Jean . . . . . 219
Si jeunesse savait. — Si vieillesse pouvait. . . . . 220
Les Trois Jours gras. . . . . 222
Querelles. . . . . 230
Lointain . . . . . 233
L'Entrée dans le monde. . . . . 236
La Vie de château. . . . . 239
Un Vieillard . . . . . 243
Madame *** . . . . . 245
Les Deux Masques . . . . . 248
*Ad sodales*. . . . . 251
Si . . . . . 254
Le Sanctuaire. . . . . 255

---

Imp. Jouaust et Sigaux.

*Dans le même format :*

VERS

Anthologie de quatrains anciens et modernes . . . . . 3 50
*Poésies de Gustave Vinot* . . . . 3 fr.
Doña Juana, poème dram. . 2 fr.
Les Neveux du Pape . . . 3 50
*Poésies d'Élie Cabrol :* La Première Absence, 12 *eaux-fortes*. . . 12 fr.
Comédies, 3 *eaux-fortes* . 6 fr.
Etienne Marcel, drame. . . 3 50
Premières Poésies, par P. Milliet. 3 50
Légendes bouddhiques. par E. Thiaudière. . . . . 1 fr.
Feuilles du cœur, par Della Rocca. 3 50
Myrtes et Cyprès, par G. Eekhoud 3 50
Zigzags poétiques, par G. Eekhoud 3 fr.
Les Pittoresques, par G. Eekhoud. Pap. vergé, 5 *eaux-fortes* . . 5 fr.
Marcelle, par M. Duseig. 4 *eaux-fortes* . . . . . 3 50
Les Tablettes, par Lecomte . . 1 50
Contes d'aujourd'hui, p. Mardoche. 3 fr.
Les Rats et les Grenouilles, par L. Berthereau. . . . . 3 fr.
Renée d'Amboise, par Ed. Dupontsevrez . . . . . 2 50
Au Temps des Feuilles, par Pontsevrez . . . . . 2 50
Contes de la villa Coraly, par L. de Vauzelles . . . . . 3 50
Au Pays des Rêves, par A. Varet. 3 50
Les Saisons et au Pays des Pommiers, par V. Patard . . . . 3 fr.
Acanthes et Cyprès et Fleurs d'antan, par V. Patard. . . . . 3 fr.
Avec des Rimes, par Germain Lacour. . . . . 2 50
Confidences d'une Mère, p. H. Tichy 3 50
Violette et Sylvain, par Mlle Montaudry. . . . . 3 50
Roses et Pâquerettes, par Tichy. 3 50
La Chanson de Roland, traduite par A. Jubert. . . . . 3 50
Anna et Loïc, par A. Varet, dessins de Vidal et Boulard fils . . . 3 50
Du printemps à l'automne, par Monnier de la Motte. . . . . 3 fr.
Marines et Paysages, par Tichy. . 3 fr.
A temps perdu, par Cougnard. 3 fr.
Cendres et Fumées, par R. Dianel. 3 fr.
Rêveries et Réalités, par L. Aigoin. 2 fr.
Ébauches poétiques, par H. Tichy. 3 50
Échos et bluettes, par V. Maubry. 3 fr.
Les Chats, par A. Ruffin. . . . 1 50
Guillaume Tell, de Schiller, trad. par H. Villard . . . . . 3 50
Brindilles, par Ed. Lagrange. . 2 fr.
Premières Poésies, par H. Tichy. 3 fr.
Les Printanières, par Th. Maisonneuve, dessin de Berteaux . . 2 50
Vespéries, par le Dr Vivier . . 3 50

PROSE

Drames et Romans de la vie littéraire, par Saint-René Taillandier . 3 fr.
La Muette, le Château et ses désastres, par Jules Janin . . . . . 1 fr.
De l'autorité de Rabelais dans la Révolution, par Ginguené, préface par Henri Martin. . . . . 3 fr.
La Lorgnette philosophique, par N. Quépat. Pap. vergé . . . . . 4 fr.
La Mettrie, sa vie et ses œuvres, par N. Quépat . . . . . 3 50
Nos Maîtresses, par Adhémar . 3 fr.
Souvenirs d'Orient, par J. Sigaux 2 fr.
Le Vœu de Vivien, par F. Brun. 2 50

THÉATRE

Le Péché véniel, 1 acte en vers, par Alb. Millaud. . . . . 1 50
Le Glaive runique, drame lyrique, par Léouzon Le Duc. . . . 5 fr.
Le Noyau, monologue en vers, par Redelsperger. . . . . 1 50
La Critique de la *Visite de noces*, par H. de Lapommeraye, 1 acte en prose. 1 fr.
La Critique de *Francillon*, par H. de Lapommeraye, 1 acte en prose. 1 fr.
Le Mariage d'Alceste, 1 acte en vers, par Ch. Joliet. . . . . 1 fr.
Yvonne, ou Péché d'amour, drame en 5 actes, en vers, par L. Dégut. 2 fr.

DEUXIÈME CENTENAIRE de la COMÉDIE-FRANÇAISE, contenant, avec l'*Impromptu de Versailles* et le *Bourgeois gentilhomme*, une *Notice* de P. Regnier, et la *Maison de Molière*, à-propos en vers de Coppée. In-16 à petit nombre sur pap. de Hollande, avec *deux portraits* de *Molière*. gr. par Damman. 10 fr.

---

2742 — Imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.

3D

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002245891b

CE PQ 2211
.C318A17 1887 V001
CCO CCRAN, CHARL POESIES.
ACC# 1323403